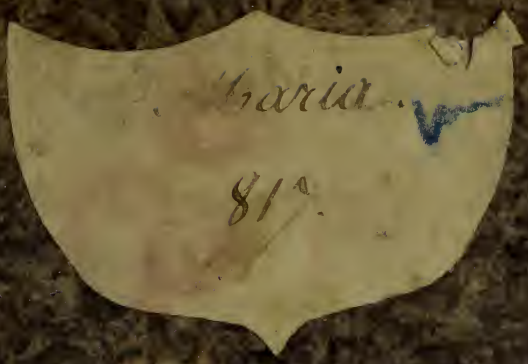
331



ACTE II, SCÈNE VII.

817.

MARIA,

DRAME EN DEUX ACTES, MÊLÉ DE CHANT,

par MM. Paul Foucher et Laurencin,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU GYMNASE-DRAMATIQUE, LE 3 MARS 1839.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*	*PERSONNAGES.*	*ACTEURS.*
ALBERT DE PRÉVEL, membre du conseil colonial.	M. VOLNYS.	M. SIMON.	M. MONVAL.
FRÉDÉRIC BRÉVILLE. . . .	M. PAUL.	LUCY.	Mme VOLNYS.
MARIUS.	M. SYLVESTRE.	Mme DE RANCÉ.	Mme WSANNAS.
		UN DOMESTIQUE.	M. BORDIER.

La scène se passe à la Guadeloupe.

ACTE PREMIER.

Un salon. Porte au fond, donnant sur la terrasse d'un jardin. La mer à l'horizon. A droite et à gauche de la porte, une fenêtre avec stores baissés à demi et laissant voir les arbres du jardin. A droite, sur le premier plan, porte conduisant dans le jardin. A gauche, porte conduisant dans les appartemens.

SCENE PREMIÈRE.

FRÉDÉRIC, SIMON.

FRÉDÉRIC, *à la cantonade.*

C'est bien, il suffit, j'attendrai dans ce salon que Mme de Rancé veuille bien me recevoir. (*Venant à Simon.*) Vous le voyez, mon bon monsieur Simon, nous ne pouvions arriver plus à propos? Mme de Rancé est en ce moment avec son homme d'affaires; vous pourrez vous entendre immédiatement avec lui et quitter dès ce soir la Guadeloupe sur ce navire (*il le conduit à la fenêtre*) que vous voyez là-bas en rade, se disposant à appareiller.

SIMON.

Je le voudrais comme vous, monsieur. Il me tarde de retourner à Cayenne; je crains que vos intérêts ne souffrent de mon absence... mais il faudrait pour cela terminer aujourd'hui.

FRÉDÉRIC.

Et qui pourrait vous en empêcher? Je vous l'ai déjà dit; point de débats, de discussions avec

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

Mme de Rancé; j'ai mes raisons pour cela, et je serais désolé que pour une misérable affaire...

SIMON.

C'est plus important que vous ne le pensez. (*Mouvement de Frédéric.*) La propriété que nous venons visiter à la Guadeloupe doit avoir une certaine valeur; au reste, dès que vous le voulez ainsi...

FRÉDÉRIC.

Assurément: d'ailleurs, quelques plants de bananiers, quelques carrés de cannes à sucre de plus ou de moins, lorsque je viens d'hériter d'une des plus belles habitations de la Guyane et de trois cents esclaves...

SIMON.

Trois cent huit.

FRÉDÉRIC.

Ah! je croyais... c'est possible; en votre qualité de gérant de mes biens, vous savez cela mieux que moi: va donc pour trois cent huit.

SIMON.

Vous devriez en avoir davantage; mais depuis la mort de madame, que les esclaves aimaient tous, il ne s'est pas écoulé de mois que nous n'ayons perdu quelque sujet par la fuite: Alexandre, Jean-Louis, Toussaint, Maria... Maria surtout, que madame avait élevée et traitait comme son enfant... au reste, leur signalement a été donné dans toute la Guyane, et à moins que les fugitifs ne soient passés dans les îles voisines, j'espère encore.

FRÉDÉRIC.

Eh! non, laissez-les donc tranquilles!

SIMON.

Songez que l'impunité encouragerait leurs camarades à les imiter.

FRÉDÉRIC, *souriant.*

Eh bien, là, en conscience, on ne peut pas trop leur en vouloir... (*mouvement d'étonnement de Simon*) le métier que vous leur faites faire n'est pas si agréable, et convenez que si nous étions à leur place... quant à moi, vous ne me tiendriez pas long-temps.

SIMON.

Mais alors, monsieur, il n'en resterait pas un.

FRÉDÉRIC.

Eh bien, le grand mal?

SIMON.

Vous seriez ruiné!

FRÉDÉRIC.

Moi! (*Se rappelant.*) Ah! oui!... ah! pardon, c'est juste, j'oublie toujours... Que voulez-vous? je ne puis jamais me persuader que moi, Frédéric Bréville, parti de la Guadeloupe, il y a six mois à peine, simple officier de la garnison, j'y reviens aujourd'hui, riche et propriétaire, parce qu'il a plu à un excellent cousin de me laisser les biens qu'il avait amassés à la sueur de son front, c'est-à-dire des fronts de ses trois cents nègres.

SIMON, *froidement.*

Trois cent huit.

FRÉDÉRIC.

Ah! oui, et je lui en sais d'autant plus de gré que s'il n'y avait que moi pour faire fortune à ce prix-là, j'aimerais mieux m'en passer: elle est faite, c'est différent.

AIR *de la Sentinelle.*

Mais je saurai pour tant de malheureux
Rendre moins lourd un joug infâme;
De tous mes droits c'est le plus précieux,
C'est, avant tous, celui que je réclame:
Point de rigueurs, telle est ma volonté,
Protégez ceux qu'à vos soins j'abandonne;
Ils ont perdu la liberté,
Protégez-les... l'humanité
Le veut, et moi, je vous l'ordonne!...
Je vous l'ordonne!

Songez-y bien, mon cher Simon, je me fie à vous. Pour moi, je ne retournerai pas à la Guyane, j'ai assez des quinze jours que nous venons d'y passer.

SIMON.

Il est heureux que vous n'y soyez pas resté plus long-temps, monsieur; la discipline se relâchait, les bonnes habitudes se perdaient.

FRÉDÉRIC.

Les bonnes habitudes... ah! oui, oui. (*Faisant le geste de fustiger.*) Pauvres diables! Enfin, gérez, administrez, et faites-moi parvenir exactement mes revenus en France, où je compte aller les dépenser avec ma belle Lucy, ma femme.

SIMON.

Votre femme! quoi, monsieur Bréville, j'ignorais que vous fussiez marié.

FRÉDÉRIC, *souriant.*

Oh! je ne le suis pas; mais je le serai bientôt, et c'est pour cela, bien plus que pour traiter d'affaires avec Mme de Rancé, que je suis chez elle en ce moment.

SIMON.

Vous épousez une parente de cette dame?

FRÉDÉRIC.

Non, une orpheline recueillie par elle à la suite d'un événement fort déplorable, un naufrage dans lequel périt sa famille... le navire vint se briser sur ces rochers... (*il montre la fenêtre.*) La jeune Lucy fut transportée dans cette maison, où elle reçut les soins de Mme de Rancé, la meilleure, la plus digne femme... chaque jour révèle à la colonie un de ses bienfaits, une bonne action nouvelle, et moi-même je lui dois d'exister encore peut-être... Mais chut, je l'aperçois enfin. (*Mme de Rancé entre; il s'avance et salue.*) Madame...

SCENE II.

LES MÊMES, Mme DE RANCÉ.

Mme DE RANCÉ.

Messieurs... (*Reconnaissant Frédéric.*) Ah! monsieur Frédéric Bréville! (*A part.*) M. Bréville de retour le jour même où Lucy...

FRÉDÉRIC, *à part.*

Que signifie? on dirait que ma présence... (*A Mme de Rancé.*) Daignez m'excuser, madame, si le souvenir du bienveillant accueil que j'avais reçu

de vous... je me rappellerai toute ma vie que pendant mon séjour à la Guadeloupe, j'ai pu, grâce à vos bontés, oublier souvent que j'étais loin de ma famille, et que sans vos soins maternels, j'aurais sans doute, comme tant d'autres, succombé aux atteintes de ce climat si fatal aux Européens; aussi ma reconnaissance...

Mme DE RANCÉ.

Du reste, vous êtes toujours le bien venu ici, monsieur Bréville; mais j'avoue que je m'attendais si peu... je vous croyais toujours en France.

FRÉDÉRIC.

Vous savez, madame, que, forcé de suivre mon régiment rappelé en Europe, je vous annonçai, en quittant la Guadeloupe, que je ne tarderais pas à y revenir?

Mme DE RANCÉ.

En effet; mais les exigences du service militaire ne permettent pas toujours...

FRÉDÉRIC.

Aussi, madame, voyez-vous en moi un démissionnaire. (*Mouvement de Mme de Rancé.*) J'avais résolu de revenir; le ministre me refusait un congé. (*Avec chaleur.*) Je lui ai rendu mon épée pour garder mon indépendance.

Mme DE RANCÉ, *souriant.*

Je vois que vous n'êtes pas changé, toujours bouillant, impétueux.

FRÉDÉRIC, *de même.*

C'est vrai; mais veuillez m'excuser, madame, de vous parler de moi, quand je devrais vous demander des nouvelles de votre famille, de M. Albert de Prével, votre neveu, de Mlle Lucy, votre fille adoptive.

Mme DE RANCÉ, *l'interrompant.*

Mon neveu a été assez heureux pour acquérir de plus en plus l'estime des colons, qui lui ont donné récemment encore les témoignages du plus vif intérêt à l'occasion d'une malheureuse affaire, où mon neveu fut blessé. (*Mouvement de Frédéric.*) Oh! rassurez-vous; grâce au ciel, il est tout-à-fait rétabli.

FRÉDÉRIC.

Et Mlle Lucy...

Mme DE RANCÉ, *l'interrompant et évitant de répondre.*

Albert est aujourd'hui le membre le plus influent du conseil général: bientôt peut-être même il partira pour la France comme délégué de la colonie.

FRÉDÉRIC, *à part, avec un peu d'inquiétude.*

Elle ne parle pas de Lucy!

Mme DE RANCÉ.

Et comptez-vous passer quelque temps à la Guadeloupe?

FRÉDÉRIC.

C'est selon, tout dépend de l'entretien que je suis venu solliciter de vous, madame; mais, avant de vous parler du principal but de ma visite, permettez que je vous prie de mettre en relation avec votre homme d'affaires, M. Simon, le gérant des propriétés qui m'ont été laissées par un de mes parens, mort récemment à la Guyane.

Mme DE RANCÉ.

Ah!

FRÉDÉRIC.

Il paraîtrait, d'après ce que dit M. Simon, qu'une portion des biens que mon cousin possédait à la Guadeloupe se trouve en litige avec les vôtres.

Mme DE RANCÉ, *qui cherche dans ses souvenirs.*

En effet, il me semble qu'une dépendance de mon habitation du Carbet...

SIMON.

C'est cela même, madame.

Mme DE RANCÉ.

Eh bien! monsieur, si vous voulez prendre la peine de passer dans ce cabinet, vous y trouverez mon homme d'affaires.

SIMON.

Je m'y rends, madame.

FRÉDÉRIC.

Allez, et rappelez-vous mes intentions : je désire que vous vous en rapportiez à l'opinion du mandataire de madame.

Mme DE RANCÉ.

Pardon, monsieur; mais...

FRÉDÉRIC.

De grâce. (*A Simon.*) Allez, monsieur, et faites ce que je vous dis.

SIMON.

Il suffit.

Il salue et sort.

SCENE III.

FRÉDÉRIC, Mme DE RANCÉ.

FRÉDÉRIC, *à part.*

Allons, quoi qu'il arrive, je veux savoir mon sort. (*Haut.*) Il me tardait de me trouver seul avec vous, madame. Des projets, que déjà peut-être vous avez pu soupçonner, me ramènent dans cette colonie.

Mme DE RANCÉ, *à part.*

Nous y voilà.

FRÉDÉRIC.

L'avenir toujours incertain d'un pauvre officier m'avait empêché de vous ouvrir mon cœur; mais ma position a changé, je suis libre; je puis disposer de ma main et de ma fortune; et si vous le permettez, madame, c'est à votre jeune protégée, à Mlle Lucy que je les offrirai.

Mme DE RANCÉ.

Vous, monsieur? (*A part.*) Comment lui dire, avec son caractère...

FRÉDÉRIC.

Eh bien! madame...

Mme DE RANCÉ.

Eh bien! monsieur...

MARIUS, *en dehors.*

Hein? plaît-il? dans le salon?

Mme DE RANCÉ.

Mais on vient; permettez que nous remettions à un autre moment.

FRÉDÉRIC, *à part.*

Au diable l'importun!

SCENE IV.

LES MÊMES, MARIUS.

MARIUS, *paraissant au fond ; il tient un parapluie qu'il ferme en entrant dans le salon.*

Ah! la voici. (*Apercevant Frédéric.*) Ah! pardon, j'ignorais. (*Saluant.*) Monsieur...

Mme DE RANCÉ, *à Frédéric.*

Je vous présente M. Marius de Rancé, un de mes neveux, arrivé aussi très-récemment de France.

MARIUS.

Et qui voudrait bien y être encore : car, ici, sous cette zone torride, dans cette fournaise... (*Tirant un éventail de sa poche; à Frédéric.*) Vous verrez, monsieur.

FRÉDÉRIC.

Je le sais depuis long-temps, monsieur.

MARIUS.

Ah! c'est possible. (*A Mme de Rancé.*) Ma tante, j'ai vu votre notaire; je lui ai dit...

Mme DE RANCÉ, *l'interrompant.*

C'est bien.

MARIUS.

Je lui ai dit qu'on l'attendait avec impatience, mon cousin Albert surtout.

Mme DE RANCÉ.

Il suffit.

Elle lui fait signe de se taire.

MARIUS.

Plaît-il? j'ai été un peu long, c'est vrai; mais il n'y a pas eu de ma faute.

Mme DE RANCÉ, *vivement, comme pour détourner la conversation.*

Encore quelque accident, un nouveau coup de soleil ?

MARIUS.

Non, oh! non... aujourd'hui je n'ai point à me plaindre du soleil, au contraire, mais de l'affreuse averse de tout-à-l'heure; car le déluge dans ce pays est un petit accident journalier. Je venais d'ouvrir mon... (*il montre le parapluie*) lorsque j'aperçois une jeune personne mise avec élégance, et qui paraissait d'autant plus embarrassée qu'elle n'avait pas de parapluie... j'en avais un. Qu'auriez-vous fait à ma place, monsieur ?

FRÉDÉRIC, *avec impatience.*

Je ne sais, monsieur; je ne porte jamais de parapluie.

MARIUS, *d'un ton grave.*

Et vous avez grand tort, monsieur. Moi, je lui ai offert le mien. Elle refusait d'abord en rougissant, j'ai insisté; elle était si jolie! des yeux... un teint surtout d'une fraîcheur... ce qui est fort rare à la Guadeloupe... enfin je me montre si pressant qu'elle accepte l'abri que je lui propose, et mon bras jusqu'à son domicile, où je la ramène, sans me douter que je commets une énormité.

FRÉDÉRIC.

Comment cela?

MARIUS.

Un moment!... Chemin faisant, je rencontre M. Dufagerol, membre du conseil colonial, avec sa femme; je leur ôte mon chapeau; M. Dufagerol garde le sien, et je reçois des deux époux un coup d'œil foudroyant. C'est bien! nous arrivons à la porte de ma belle inconnue, elle me remercie; je la salue respectueusement, en jeune homme bien élevé, en Parisien qui sait ce qu'on doit à une jolie femme; au même instant, je me sens frapper sur l'épaule, et je vois, qui? Albert, mon cousin, fixant sur moi ce regard superbe et imposant qui fait que malgré soi... (*A Frédéric.*) Vous verrez, monsieur.

FRÉDÉRIC.

Je connais M. de Prével.

MARIUS, *étonné.*

Ah! c'est différent. J'aperçois donc mon cousin Albert pâle et terrible. « Es-tu fou? me dit-il; comment, tu donnes le bras à une femme de couleur! — Hein! une femme de couleur... cette charmante personne! je n'ai jamais vu d'Européenne d'une carnation... — Il n'importe; elle est d'origine et de sang esclave, ce n'est qu'une affranchie. Veux-tu donc t'attirer le mépris de tous, en bravant ainsi l'opinion publique dès ton arrivée dans la colonie? et, pour comble d'imprudence, en donnant le bras à cette créature, tu vas saluer Mme Dufagerol, une femme blanche! »

Mme DE RANCÉ.

En effet, mon neveu, votre conduite...

MARIUS.

Est-ce que je savais? Mme Dufagerol une femme blanche! Figurez-vous, (*à Frédéric*) monsieur, une Espagnole, belle femme, mais basanée...

FRÉDÉRIC.

Je connais Mme Dufagerol, monsieur.

MARIUS.

Ah! ah! c'est différent. Eh bien! si celle-là est blanche, qu'est-ce que je suis donc, moi? une hermine, une blanche hermine?

Mme DE RANCÉ.

Vous faites toujours des imprudences, Marius; il n'en faut pas davantage pour vous fermer les meilleures maisons de la colonie... Croyez-moi, pour éviter cela, désormais ne sortez plus sans moi.

MARIUS, *à part.*

C'est cela... comme ce sera amusant! (*Haut, avec une indignation emphatique.*) Et l'on veut que j'aime un pays rempli de préjugés; car il en est noir! Monsieur, vous verrez...

FRÉDÉRIC.

J'ai habité deux ans la Guadeloupe, monsieur.

MARIUS.

Ah! c'est donc ça; je ne vous en fais pas mon compliment.

FRÉDÉRIC.

Au reste, ce que vous venez de raconter me

rappelle que j'ai une requête à présenter à M. de Prével.

M^me^ DE RANCÉ.

Croyez, monsieur, que mon neveu sera charmé, et si son appui auprès du conseil colonial...

FRÉDÉRIC.

Précisément.

SCENE V.

LES MÊMES, SIMON, *sortant du cabinet.*

SIMON.

Tout est réglé, madame, et j'espère que ce sera à votre satisfaction: j'ai pris un rendez-vous avec votre notaire.

M^me^ DE RANCÉ.

Mon notaire? il est ici?

SIMON.

Il arrive à l'instant.

M^me^ de Rancé se lève.

MARIUS, *qui regardait par la fenêtre.*

Ah! monsieur, si vous voulez parler à mon cousin, je l'aperçois.

M^me^ DE RANCÉ.

Marius, votre bras. (*A Frédéric.*) Lorsque vous aurez terminé avec mon neveu, nous nous reverrons, monsieur Bréville, et nous reprendrons notre entretien.

FRÉDÉRIC.

J'aurais préféré...

M^me^ DE RANCÉ.

Veuillez m'excuser; mais une affaire importante... mon notaire...

FRÉDÉRIC.

Il suffit, je serais désespéré. (*A Simon.*) Allez, je vous rejoindrai plus tard.

M^me^ DE RANCÉ, *à part.*

J'aurai vu et préparé Lucy. (*A Marius.*) Marius, votre bras donc.

MARIUS.

Voici, ma tante. (*A part.*) Si elle croit que cela m'amuse... de cette chaleur-là... avec ça, qu'elle s'appuie toujours.

M^me^ DE RANCÉ.

Vous dites?

MARIUS.

Je dis : Appuyez-vous !

SIMON, *à Frédéric.*

Bien, en vous attendant, je ferai quelques démarches auprès des autorités de cette île au sujet de nos fugitifs; je laisserai leur signalement.

Simon sort par la doite.

SCENE VI.

FRÉDÉRIC, ALBERT; *puis* LUCY.

FRÉDÉRIC.

Décidément, il se prépare quelque chose ici : l'air contraint et mystérieux de M^me^ de Rancé, le notaire impatiemment attendu par M. Albert; quelque projet de mariage pour lui peut-être? Alors, et d'après ses idées un peu aristocratiques, M. de Prével a dû choisir la fille de quelque haut fonctionnaire. Mais il n'arrive pas; si du moins je pouvais apercevoir Lucy, lui parler.

ALBERT, *dans la galerie.*

M. Bréville, dites-vous?

FRÉDÉRIC.

Ah! le voici.

ALBERT, *entrant, un journal à la main.*

Monsieur, pardonnez; mais j'étais sorti, et j'apprends à l'instant seulement... vous vouliez me parler, dit-on?

FRÉDÉRIC.

Oui, monsieur, je désirais réclamer votre appui auprès du conseil colonial.

ALBERT.

Parlez, monsieur, et croyez...

LUCY, *entrant gaiment par la droite, des fleurs à la main.*

Ah! Albert, mon ami... (*Apercevant Frédéric.*) Ciel!

FRÉDÉRIC.

Lucy!

ALBERT.

C'est M. Bréville.

FRÉDÉRIC.

Mademoiselle. (*A part.*) Elle s'est troublée en me voyant.

LUCY, *cherchant à se remettre.*

Déjà de retour?

FRÉDÉRIC, *bas.*

Cela vous surprend, Lucy.

LUCY, *de même.*

Silence, je vous prie; dans quelques instans je pourrai, j'espère... (*Haut.*) Nous ne comptions pas avoir le plaisir de vous revoir sitôt à la Guadeloupe.

FRÉDÉRIC.

Vous êtes trop bonne. (*Bas.*) Lucy, un tel accueil! me direz-vous...

LUCY.

Plus tard!

FRÉDÉRIC, *à lui-même.*

Que signifie?

ALBERT.

Pardonnez, ma chère Lucy; mais lorsque vous êtes entrée, M. Frédéric me demandait. Parlez, monsieur, que puis-je faire pour vous auprès du conseil?

LUCY, *voulant se retirer.*

Messieurs...

FRÉDÉRIC.

Ah! demeurez, mademoiselle, peut-être votre intercession sera-t-elle nécessaire.

LUCY.

Si vous le pensez, monsieur, je serai ravie.

ALBERT.

De quoi s'agit-il, monsieur?

FRÉDÉRIC.

D'une esclave.

LUCY, *vivement, s'approchant.*

Ah ! c'est...

FRÉDÉRIC.

Oui, mademoiselle... d'une jeune mulâtresse qui, il y a deux jours, eut le malheur d'insulter une femme libre; elle vient d'être condamnée à un châtiment rigoureux et flétrissant... or, un de mes amis, M. Duperrier, qui s'intéresse...

ALBERT.

Ah! c'est M. Duperrier qui vous a prié...

FRÉDÉRIC.

Le père de cette jeune fille l'a servi long-temps.

ALBERT.

J'ai mille regrets de vous refuser, monsieur; mais je ne puis faire ce que vous désirez.

FRÉDÉRIC.

M. Duperrier répond du repentir de la coupable.

LUCY.

Monsieur Albert... si en effet...

ALBERT.

Impossible... Dans les circonstances actuelles, de pareils faits... de tels actes se renouvellent trop fréquemment... Depuis long-temps, la ville, je devrais dire la colonie entière, réclame un exemple... rien ne peut empêcher qu'il ne soit donné.

LUCY.

Mais, monsieur... la grâce qu'on demande, c'est celle...

ALBERT.

D'une esclave...

LUCY.

Une femme, monsieur?...

ALBERT.

Il ne s'agit point de cette femme ici, mais d'un principe... (*Mouvement de Frédéric.*) Oh! je connais d'avance la thèse que vous allez plaider... Malheureusement la philanthropie et l'indulgence ont leurs dangers aussi.

LUCY.

Mais quel danger?...

FRÉDÉRIC.

Permettez-moi d'insister.

ALBERT, *baissant la voix.*

Vous oubliez, monsieur, que les incendies de Saint-Domingue fument encore!... Le souvenir de nos désastres et des succès de leurs frères sont entretenus et invoqués chaque jour par nos noirs... Et comme si ce n'était pas encore assez... chaque jour aussi d'imprudentes déclamations de leurs prétendus amis (*il montre le journal qu'il tient*) viennent les pousser à la révolte et augmenter le péril des blancs.

FRÉDÉRIC.

C'est possible... mais croyez-vous qu'une rigueur extrême...

ALBERT.

On nous y contraint... Nul plus que moi ne désire l'amélioration du sort des esclaves, leur affranchissement même; mais le temps n'est pas encore venu (*mouvement de Frédéric*); c'est ma conviction... Et moi, à qui les blancs ont confié leur défense, je ne trahirai point mes devoirs, quelque pénibles qu'ils soient... Je préfère une rigueur qui expose ma vie, sans doute, à la faiblesse qui mettrait en danger ma conscience.

FRÉDÉRIC.

Il suffit, monsieur... Je m'attendais, je l'avoue, à ce que ma prière aurait plus de prix à vos yeux...

ALBERT.

Je vous le répète... j'éprouve mille regrets.

LUCY.

Quoi! monsieur Albert, lorsqu'il suffirait peut-être d'une démarche... auprès du gouverneur.

ALBERT.

Je ne le puis.

LUCY.

Eh bien!... un mot seulement... une ligne de vous... je vous en prie.

FRÉDÉRIC, *le priant aussi.*

Monsieur...

LUCY, *allant à Albert.*

Songez... ah! songez donc à ce que c'est qu'une esclave!... une pauvre esclave qui n'a pas de nom, de famille!... qui travaille, qui vit, qui respire pour un autre!... Ah! quand l'existence de cette malheureuse n'est déjà qu'un long châtiment, n'est-il pas juste de lui épargner la punition de la faute qu'elle a pu commettre dans un moment de désespoir et d'égarement?

ALBERT.

De grâce, Lucy...

LUCY, *avec véhémence.*

Non, vous m'entendrez... car vous, Albert, élevé en France, vous avez pu oublier toutes les misères, toutes les douleurs de ces infortunées!... Mais moi... moi, monsieur, j'ai vu tout cela... j'ai... (*S'arrêtant.*) Esclave!... Ah! si vous saviez ce que ce mot seul renferme de tortures!... comme l'ame se soulève et s'indigne!... Si vous saviez tout ce qu'une femme doit éprouver d'envie et de rage à la vue de ces heureuses créatures libres et honorées!...

ALBERT.

Quoi!... prétendriez-vous excuser...

LUCY, *avec désordre.*

Je n'excuse rien... je demande grâce pour une pauvre femme que le désespoir... les mauvais traitemens... le mépris plus cruel encore auront irritée, rendue folle... Oui, croyez-le bien, elle était folle... Sans cela... et connaissant le châtiment infâme qui l'attendait, eût-elle osé... Non, oh! non, jamais!... Grâce donc... montrez-vous clément... grâce pour elle!... Mon ami... je vous la demanderai à genoux, s'il le faut.

ALBERT, *vivement ému.*

Arrêtez, arrêtez, Lucy... ne me rendez pas mon devoir trop pénible!... Il y a dans votre voix, dans vos paroles un accent de vérité qui m'a ému jusqu'au fond de l'ame... Mais j'en appelle à vous-même... Aujourd'hui, j'ai voté au conseil

pour qu'un exemple sévère fût donné... J'ai prouvé que l'intérêt de la colonie l'exigeait... Mes paroles, je l'avoue... je le regrette peut-être maintenant... puisque cela vous afflige... mes paroles ont entraîné le conseil...

LUCY.

Ah! monsieur...

ALBERT.

Je vous le demande, quelle opinion aurait-on de moi?... Quelle puissance aurait désormais ma voix, si je démentais mes principes?... Non, c'est impossible... non... n'insistez plus; car rien au monde ne pourrait m'y décider... rien, pas même vos prières si touchantes...

LUCY, *pâle et accablée.*

Ainsi donc... vous me refusez?...

ALBERT.

Veuillez m'en plaindre.

LUCY, *à part.*

Il me refuse!...

FRÉDÉRIC.

Je dirai donc à mon ami, monsieur, que tout espoir d'obtenir votre appui en faveur de la fille de son vieux serviteur...

ALBERT, *avec sévérité.*

Votre ami, monsieur, n'a pas à s'étonner, si sa prière ne change point la décision arrêtée par le conseil... Peut-être les motifs mêmes de son intercession lui ont-ils ôté de sa valeur; car, je rougis de le dire pour votre ami, ce n'est point la cause de l'humanité qu'il défend dans cette femme... Son amour la regrette.

FRÉDÉRIC.

Monsieur!...

ALBERT, *avec indignation et véhémence.*

Oui, son amour... car maintenant on n'a pas honte d'abaisser ses sentimens jusqu'à des esclaves!... Qui sait?... on finira par les épouser peut-être...

LUCY, *avec amertume.*

Avec quel mépris vous parlez de ces infortunées, monsieur!...

ALBERT.

Je dois mettre un terme à cette conversation, puisqu'elle paraît vous déplaire... Pardonnez-moi de vous affliger... (*A Frédéric.*) Monsieur, l'esclave de votre ami lui sera rendue... Les droits de la propriété sont sacrés, même quand les maîtres en abusent; mais la loi veut, dans l'intérêt de tous, que cette femme ait d'abord subi sa peine.

Lucy fait encore un geste suppliant, Albert l'arrête.

LUCY, *à part.*

Et j'ai pu espérer...

SCENE VII.

LES MÊMES, MARIUS, *une lettre à la main.*

MARIUS, *à Albert.*

Tenez, mon cousin, voici une lettre qui arrive pour vous de l'hôtel du gouvernement. (*Il la lui donne.*) Voyez, il y a: pressé.

ALBERT, *à Frédéric.*

Vous permettez?...

MARIUS, *à lui-même.*

J'en ai profité pour échapper à ma tante... J'ai le bras dans un état!...

ALBERT, *qui a parcouru la dépêche.*

Déjà!

MARIUS.

Hein?...

ALBERT, *prenant la main de Lucy.*

Monsieur Frédéric, c'est à vous le premier que je présente madame de Prével.

FRÉDÉRIC.

Que dit-il?...

LUCY, *se plaçant involontairement et avec crainte entre eux.*

Albert!...

FRÉDÉRIC.

Quoi!... mademoiselle...

ALBERT.

Mademoiselle Lucy Dolsey sera ma femme aujourd'hui même.

FRÉDÉRIC.

Votre femme!

MARIUS.

Certainement... le notaire est là... ma tante a tout préparé.

FRÉDÉRIC, *d'une voix altérée.*

Lucy!

LUCY.

Silence, de grâce!... (*Haut, à Albert.*) Monsieur, pourquoi si tôt?...

ALBERT.

Pourquoi?... c'est que je dois partir dès demain pour la France comme délégué de la colonie... Et vous savez bien que je ne puis partir sans vous, Lucy?

FRÉDÉRIC, *à part.*

Voilà donc ce qu'elle me cachait!... Oh! ce mariage ne se fera pas!

LUCY.

Monsieur... mon ami... cette brusque résolution...

ALBERT.

Je vous en dis la cause... Mais d'où vient ce trouble... cette hésitation?...

LUCY, *qui vient de prendre une résolution.*

Moi, hésiter... non, Albert, non...

ALBERT.

Mais on m'attend au conseil pour y prendre mes pouvoirs; je vous quitte, Lucy. (*Souriant.*) Bien réconcilié, n'est ce pas, et toujours sûr d'être aimé?

LUCY, *lui tendant la main avec expression.*

Oui!

ALBERT.

Chère Lucy!

MARIUS, *à Frédéric.*

Hein! comme ils s'aiment!

ENSEMBLE.

ALBERT.

AIR *de M. Hormille.*

Je pars, le temps me presse,

Mais bientôt, ma Lucy,
Au gré de ma tendresse,
Je vous rejoins ici !

LUCY, *à part.*

Ah ! la douleur m'oppresse !
Malheureuse Lucy,
C'est en vain qu'il me presse,
Je ne puis être à lui !

FRÉDÉRIC.

Ah ! la fureur m'oppresse !
Lui, l'époux de Lucy,
C'est en vain qu'il se presse...
Je reviens avant lui !

MARIUS.

Voyez comme il se presse,
Ah ! quel bonheur pour lui !
Il va pouvoir sans cesse
Vivre pour sa Lucy !

ALBERT, *à Marius.*

Prévenez nos amis.

MARIUS.

J'y vole, quel beau jour !
Une noce...
Signe d'Albert.
Oui, je pars, vite je les rassemble...
A Frédéric.
Car son impatience égale son amour !
Frédéric prend son chapeau avec colère.

ALBERT, *à Frédéric.*

Vous sortez ?...

FRÉDÉRIC.

Oui, nous partirons ensemble...
A part.
Mais près d'elle, avant lui, je serai de retour !

ENSEMBLE.

ALBERT.

Je pars, etc.

LUCY.

Ah ! la douleur, etc.

MARIUS.

Voyez, etc.

FRÉDÉRIC.

Ah ! la fureur, etc.

Albert et Frédéric s'éloignent et se séparent dans la galerie. Lucy reste un moment au fond, et suit Albert des yeux.

SCENE VIII.

LUCY, MARIUS.

MARIUS, *descendant la scène.*

Ah ! d'abord, prévenons ma tante; une noce, une fête ! à la bonne heure donc ! ça nous changera un peu; car Dieu sait... Certainement ma tante est une excellente femme, que j'aime de tout mon cœur ; mais sa maison est bien la plus triste... et si mon père, trouvant que je m'amusais un peu trop à Paris, n'avait pas exigé que je vinsse passer un an ici...

LUCY, *sortant de sa rêverie et descendant la scène.*

Adieu... oh ! oui, adieu pour jamais.

MARIUS, *se retournant.*

Hein ! adieu... à qui ?...

LUCY, *à elle-même.*

Sa femme, moi ! c'est impossible ! Ah ! je n'avais jamais lu dans le cœur d'Albert comme aujourd'hui ! Tant de mépris pour les esclaves !... plus tard, lorsqu'il saurait que moi-même...

MARIUS, *à lui-même.*

Que dit-elle donc ?

LUCY.

Non, jamais ! Il n'est qu'un moyen de me soustraire à son amour, et dussé-je en mourir...

MARIUS, *qui paraît surpris de son agitation.*

Mademoiselle Lucy !

LUCY.

Ah ! c'est vous !

Après s'être assurée qu'on ne peut les entendre.

MARIUS.

Oui, mademoiselle. (*A part.*) Ah çà, mais cet air triste, cette agitation...

LUCY.

On vous reproche d'être un peu léger, étourdi.

MARIUS.

C'est la jeunesse... c'est l'extrême jeunesse, ça se passera.

LUCY.

Mais vous êtes un honnête homme, un ami sûr, et si je m'adressais à vous pour un service... un service important, je pourrais compter sur votre discrétion ; car vous avez de l'amitié pour moi.

MARIUS.

De l'amitié, de la froide amitié, c'est-à-dire que si Albert... mais non... oui, de l'amitié; mais j'en ai beaucoup. (*D'un ton galant.*) N'en a-t-on pas toujours pour sa cousine ? car je vais pouvoir vous appeler ma cousine, à présent.

LUCY.

Moi !

MARIUS.

Certainement. (*A part.*) C'est singulier, est-ce qu'elle ne voudrait plus ? (*Rejetant cette idée.*) Ah ! (*Haut.*) Eh bien ! ce service.

LUCY.

Une personne que je ne puis vous nommer, et qu'un motif puissant, un danger, oblige à s'éloigner, à partir secrètement et sans délai de la Guadeloupe.

MARIUS.

Ah ! et qui ça donc ?

LUCY.

Marius !

MARIUS.

Oui, oui ; la discrétion... c'est juste... pardon... mais plus tard vous me direz...

LUCY.

Peut-être ; mais le temps presse, et j'ai promis de lui procurer les moyens de fuir.

MARIUS.

Fuir ! ah ! je devine... une bonne action, quelque pauvre esclave, n'est-ce pas ? (*Lucy tressaille.*) que vous voulez sauver ? c'est bien.

LUCY.

Écoutez : au bout de la ville, vers la place du mouillage, se réunissent ordinairement tous les légers navires qui font le commerce avec les îles voisines. Arrêtez un passage pour... la personne... qu'elle puisse gagner Saint-Dominique, la Barbade;

de là elle saura se diriger... elle a des amis, des parens ; elle verra.

MARIUS.

Des amis, des parens? Ce n'est donc pas ce que je croyais ?

LUCY.

Allez, mon ami.

MARIUS.

Comment, tout de suite ? C'est que je viens de promettre à Albert d'aller prévenir...

LUCY.

Songez qu'il faut que ce soir même...

MARIUS.

On ne peut pas attendre?

LUCY.

Attendre! (*A part.*) Ah! si je ne fuyais pas Albert, pourrais-je lui résister?

MARIUS, *à part, en la regardant.*

Encore... Ah çà! mais décidément il y a quelque chose.

LUCY.

Eh bien?

MARIUS.

Mais, mademoiselle Lucy, dites-moi du moins.

LUCY.

Ah! pas un mot de plus; voulez-vous me rendre le service que je vous demande? Si vous me refusez...

MARIUS.

Eh bien! non! non, je ne refuse pas, parce que... (*A part.*) J'ai une idée...

LUCY.

Ainsi, vous consentez?

MARIUS.

Attendez-moi ici. (*A part.*) Il y a quelque chose... mais j'ai une idée.

LUCY, *à Marius.*

AIR *de Voltaire en vacances.*

Allez, et surtout du silence ;
Vous reviendrez me prévenir.
En vous je mets ma confiance,
Ami, n'allez pas me trahir!...
A elle-même.
Parlé. Albert!...
A partir je me suis condamnée,
Pour t'épargner de tardifs regrets!...
Que le secret de ma destinée
Jusqu'à toi ne parvienne jamais !

ENSEMBLE.

Allez, etc.

MARIUS.

Très-bien, j'obéis en silence,
Près de vous je vais revenir !
A part.
Mieux que moi, mon cousin, je pense,
Ici saura la retenir.

SCENE IX.

LUCY; *puis* FRÉDÉRIC.

LUCY.

Et moi... vite quelques lignes à Mme de Rancé... ah! lorsqu'elle saura...

FRÉDÉRIC.

Enfin, je vous trouve seule... et vous allez m'apprendre... Oh! vous me l'avez promis, Lucy, répondez : que se passe-t-il donc? expliquez-moi ce que j'ai entendu... ce mariage... il n'aura point lieu... n'est-ce pas ? M. de Prével n'avait pas votre aveu quand il vous a nommée sa femme ?

LUCY.

Il l'avait, monsieur...

FRÉDÉRIC, *avec véhémence.*

Lui !..... et moi..... moi !..... vous m'aviez donc trompé ?

LUCY, *cherchant à le calmer.*

Non, monsieur Frédéric... j'ai peut-être été imprudente et légère même... mais je ne vous ai point trompé; jamais aucune promesse, aucun engagement...

FRÉDÉRIC.

Mais n'en est-ce pas un, que d'avoir écouté l'aveu de mon amour !... n'est-ce pas déjà promettre d'aimer que de se laisser aimer ?

LUCY.

Et qui vous dit que je ne m'abusais pas moi-même ? que séduite, entraînée un moment... reconnaissante de vos soins...

FRÉDÉRIC.

Il serait vrai ! ainsi, sans M. de Prével... vous auriez pu accepter...

LUCY.

Alors... oui, peut-être; car mon cœur s'ignorait encore. Toute entière à ces plaisirs frivoles, à ces hommages dont j'étais environnée... briller, plaire... paraître belle et m'entendre dire que je l'étais... cela suffisait à mon cœur... je ne voyais rien au-delà, et, je l'avouerai, ces éloges qu'on me prodiguait à l'envi, j'aimais surtout à me les entendre répéter par vous... (*avec embarras*) jusqu'au jour...

FRÉDÉRIC.

Où M. Albert revint de France et reparut dans cette maison!... Ah ! qui aurait pu prévoir un tel changement?... vous l'aimez ! lui dont l'aspect, la parole, les habitudes austères vous causaient presque de l'effroi.

LUCY.

En effet... et je ne puis encore me l'expliquer à moi-même... mais ce qui m'avait paru devoir à jamais séparer nos cœurs, les a unis... Dominée par l'ascendant de ce noble esprit, de cette haute vertu que chacun admire dans M. de Prével... que vous dirais-je?... je croyais le craindre encore que je l'aimais déjà... ce que j'avais pris pour de l'effroi... c'était de l'amour !

FRÉDÉRIC, *avec ressentiment.*

Ah ! ainsi, c'est à lui, c'est à M. de Prével que je dois mon malheur !... car, sans lui, vous m'aimeriez encore, Lucy !... ou du moins vous m'écouteriez sans colère, comme autrefois ! Et maintenant que, loin de s'affaiblir par l'absence, ma tendresse pour vous...

LUCY, *l'interrompant.*

Monsieur Frédéric..... je vous en conjure, ne me parlez plus ainsi : je vous ai tout dit avec franchise, comme à un ami digne de m'entendre.

FRÉDÉRIC.

Eh bien ! j'y consens ; ne parlons plus de moi, que cette union désespère ! mais de vous, Lucy ! de vous, qui ne pourrez être heureuse.

LUCY.

Monsieur, j'aime Albert, vous dis-je, je l'aime... et pour toujours; et si quelque malheur... si son indifférence même me forçait à renoncer à lui, je préférerais encore les souffrances causées par l'ingratitude de celui que j'aime à tout le bonheur qui me serait offert par un autre.

FRÉDÉRIC, *avec amertume.*

Rien à ajouter à cela, mademoiselle... j'aurais pu douter encore... mais vous, d'un mot... vous m'avez ôté toute incertitude, tout espoir... tout amour-propre même. Ainsi, lui... il pourra être ingrat, cruel, impunément ? Il vous refusera jusqu'à une bonne action le jour où vous lui accorderez le bonheur !... moi, j'aurai quitté famille et patrie pour revenir auprès de vous... j'aurai tout voulu vous sacrifier, et je souffrirai sans récompense... on ne m'aura permis d'espérer que pour mieux me trahir ! C'est trop d'humiliation... et si mon partage devait être un outrageant oubli...

LUCY.

Monsieur !...

FRÉDÉRIC.

J'aurais cédé plus volontiers la victoire à tout autre qu'à cet homme froid... ennemi de toute idée généreuse... partisan déclaré d'une barbare oppression...

LUCY, *l'interrompant.*

Monsieur, vous oubliez que vous êtes chez lui : je n'ai pas le droit de vous dire que votre place n'est plus dans cette maison dont vous insultez le maître absent...

FRÉDÉRIC, *à part, avec colère.*

Ah ! que n'est-il ici !...

LUCY.

Mais j'ai le droit du moins de ne pas rester complice, par ma présence, des paroles que vous me forcez d'entendre et que tout mon cœur désavoue. Seul, vous rougirez, je l'espère, des outrages adressés (*Albert paraît à la porte de droite*) à un homme d'honneur, et dont la conduite et les principes, quels qu'ils soient, doivent être respectés, car ils sont honorables et consciencieux ; c'est la dernière fois, sans doute, que j'aurai l'honneur de vous revoir... Adieu, monsieur.

Elle sort, Frédéric la suit des yeux.

SCENE X.

FRÉDÉRIC, ALBERT.

FRÉDÉRIC, *à Albert qui s'approche de lui.*

Ah ! vous étiez là, monsieur : ainsi vous avez écouté mes paroles ? eh bien ! cela m'épargnera la peine de vous les répéter.

ALBERT.

J'ai entendu aussi la réponse que vous a faite Mlle Dolsey, monsieur; je la trouve juste et convenable de tout point, et je ne puis que vous la renouveler en mon nom.

FRÉDÉRIC.

Une insulte ! je devais la supporter d'une femme : mais vous me permettrez de vous la rendre à vous ! Mille grâces ! vous me dites : Sortez; je vous répondrai, moi : Sortons !

ALBERT.

C'est un duel que vous me proposez ?

FRÉDÉRIC.

Vous avez compris bien tard. Votre lieu, vos armes ?

ALBERT.

Inutile, monsieur ; je n'accepte pas ce duel !

FRÉDÉRIC.

C'est à mon tour, moi, qui ne comprends pas.

ALBERT.

Je n'accepte pas ce duel, et je le puis, car j'ai fait mes preuves; et quoi que vous puissiez dire en publiant ma réponse, personne ne croira que la crainte soit pour quelque chose dans mon refus.

FRÉDÉRIC.

Il faut que vous en soyez bien sûr.

ALBERT.

Je le suis en effet : pour venger une offense étourdiment faite à la femme qui en ce moment encore est l'objet de notre querelle, j'ai enlevé à la colonie un citoyen qui lui eût été long-temps utile, et ces preuves d'un courage mal placé sont les seuls remords de ma vie.

FRÉDÉRIC.

Eh ! monsieur.

ALBERT, *avec autorité.*

Je pourrais vous répondre que je ne vous reconnais pas le droit de venir m'attaquer parce que j'ai été préféré par une femme qui ne vous a, je pense, jamais donné le moindre espoir. (*Mouvement de Frédéric.*) Mais j'aime mieux vous dire, monsieur : Mon sang ne m'appartient pas ; le conseil colonial, trop indulgent sans doute, a cru trouver en moi un digne représentant : ce n'est pas au moment où toute ma vie suffira à peine pour répondre à la confiance du pays que j'irai la jouer follement.

AIR :

Pour exposer des jours qu'il peut me prendre,
Je n'ai pas droit de choisir le danger...
Je dois vouer ma vie à le défendre
Mon intérêt me devient étranger ;
Avant moi-même à tout je dois songer !
Pour ce pays il me faut la victoire ;
Un tel péril a du moins sa grandeur.
Pas de duels !... on y tombe sans gloire,
On y triomphe sans honneur...

FRÉDÉRIC.

Très-bien raisonné; mais vous ne me persuaderez pas que le soin de jours si précieux vous autorise à ne pas rendre raison des injures que vous faites. Ainsi, tout en admirant votre éloquence, je ne puis que vous répéter ces questions : Votre heure ? votre lieu ? vos armes ?

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

ALBERT, *froidement.*

Vous êtes depuis long-temps ici, monsieur.

FRÉDÉRIC.

Ah! prenez garde, je pourrais croire enfin que je n'ai plus affaire à un homme d'honneur, mais à... (*Mouvement d'Albert.*) Ah! bien, monsieur, dans deux heures je serai ici avec mon témoin.

ALBERT.

Regardez-y à deux fois, une tentative d'insulte et de violence dans ma maison pourrait avoir des conséquences plus graves encore pour vous que pour moi.

FRÉDÉRIC.

Dans deux heures je serai ici, et je veux croire que j'y trouverai M. de Prével, pour son honneur. En ce moment, à mes yeux, il est absent encore.

Il sort.

SCENE XI.

ALBERT, *puis* LUCY.

ALBERT.

Me faudra-t-il donc m'occuper de ce fat au moment où mon cœur m'appelle auprès de Lucy... au moment où je donnerais ma vie pour retrouver son amour? Dois-je croire ce que vient de m'apprendre Marius?.. Quoi, Lucy! (*Trois heures sonnent, Lucy paraît sous un manteau de voyage.*) C'est elle!

LUCY, *à elle-même.*

Marius doit m'attendre. (*Elle aperçoit Albert.*) Ah!

ALBERT.

Lucy, où allez-vous?

LUCY, *troublée.*

Je...

ALBERT.

Ah! répondez... répondez, Lucy.

LUCY.

Que vous importent les démarches d'une femme que vous n'aimez pas?

ALBERT.

Que je n'aime pas, moi! moi!

LUCY.

Non, vous ne l'aimez pas! laissez-la du moins souffrir en paix; ne lui imposez pas l'autorité d'un époux, quand vous n'en avez pas l'amour!

ALBERT.

Et c'est à moi que vous parlez ainsi, à moi, qui vous sacrifierais tout?

LUCY, *avec douleur et ironie.*

Vous!

ALBERT.

Ah! je vous comprends! vous ne pouvez me pardonner d'avoir résisté à vos larmes: croyez-vous donc qu'il ne m'en ait rien coûté? mais enfin vous l'avez emporté. (*Mouvement de Lucy.*) Oui, à peine vous avais-je quittée, que le remords de vous avoir refusée m'a saisi, mon cœur s'est brisé; j'ai senti qu'il me serait impossible de reparaître devant vous sans vous apporter la grâce que vous désiriez si ardemment... cette grâce, je l'ai obtenue, la voici.

LUCY.

Albert!

ALBERT.

Oui, je l'ai sollicitée, obtenue; je ne l'aurais pas dû peut-être! Prenez, je vous l'apporte pour présent de noces, Lucy... voudriez-vous donc me refuser?

LUCY, *vivement en prenant le papier.*

Moi, oh! non, non, merci... oh! mille fois merci.

ALBERT.

Vous me pardonnez donc de vous avoir affligée, vous me rendez votre tendresse?

LUCY.

Vous la rendre, Albert! avez-vous pu croire un seul instant que vous l'aviez perdue? Mais croyez-moi, nous n'en devons pas moins renoncer à cette union... à ce bonheur que j'espérais, et qui est devenu impossible.

ALBERT.

Qu'entends-je?

LUCY.

Mon ami, vous avez une carrière, des devoirs, votre main n'est pas libre; vous ne pouvez la donner pour votre bonheur à vous seul! Monsieur de Prével, vous êtes le représentant de cette colonie; moi, je suis une pauvre fille sans naissance et sans fortune.

ALBERT.

Que m'importe!

LUCY, *s'oubliant.*

Je suis...

ALBERT, *l'interrompant.*

Vous êtes celle que j'ai choisie, celle que j'aime, et qui va devenir ma femme.

LUCY.

Non! mon ami... Albert, encore une fois, c'est impossible! J'ai lu dans votre cœur; oui, tantôt, là... ah! plus tard vous regretteriez...

ALBERT.

Jamais!

LUCY.

Oubliez-moi, je vous en supplie, pour vous-même! Il le faut, je vous jure qu'il le faut!

ALBERT, *avec défiance.*

Lucy, vous pensiez un peu moins à mon intérêt, et un peu plus à mon bonheur, quand ce bonheur était aussi le vôtre...

LUCY.

Vous pourriez croire...?

ALBERT.

Je crois que ces réflexions ne vous sont venues que depuis le retour de quelqu'un...

LUCY.

Qu'osez-vous dire?

ALBERT.

Oui, placée entre deux affections vous n'avez pas plus voulu désoler l'une que trahir l'autre: vous n'avez pas accepté l'amour de Frédéric, mais vous voulez vous soustraire au mien; ne niez pas, je sais tout!

LUCY, *avec force.*

Non.

ALBERT.

Car vous vouliez partir, Lucy, partir sans me revoir. Oh! c'est vous qui ne m'aimez pas!

LUCY.

Ah! devant le ciel qui m'entend, je le jure, je n'ai jamais aimé que vous, je ne vous ai jamais autant aimé!

ALBERT.

Mais alors pourquoi me désoler ainsi? pourquoi vouloir me fuir, moi qui n'ai qu'une pensée, Lucy, ton bonheur; qu'un sentiment au cœur, mon amour?

LUCY, *attendrie.*

Ah! tant d'amour! comment résister?

ALBERT.

Dis-moi que tu ne veux plus partir, que tout cela était un rêve; que tu veux vivre pour moi, pour moi seul, ma Lucy!

LUCY, *entraînée, avec passion.*

Eh bien! oui, je reste.

AIR *de Teniers.*

Ta voix me rend la confiance,
Quand tu me parles, pour mon cœur
L'avenir n'est plus qu'espérance,
Ce jour n'a plus que du bonheur!
A elle-même.
Oui, le passé n'était qu'un songe,
Il m'aime enfin, et sans retour.
A Albert.
Chagrin, malheur, tout est mensonge;
La vérité, c'est ton amour!
Oui, pour moi tout n'est qu'un mensonge,
Je ne crois plus qu'en ton amour!
Elle se jette dans ses bras.

SCENE XII.

LES MÊMES, MARIUS.

MARIUS, *entrant par la gauche.*

Là! j'en étais sûr! Eh bien, cousine! Ah! je le répète, cousine, ma chère et belle cousine, je savais bien que vous ne partiriez pas.

LUCY.

Que voulez-vous dire?

MARIUS.

Je vous avais devinée, vous m'attendiez... Mais Albert, que j'avais fait prévenir...

LUCY.

Ainsi, c'est vous qui m'avez trahie?

ALBERT.

Lucy!

LUCY.

Vous avez raison; c'est sauvée que je voulais dire.

MARIUS.

A la bonne heure; mais je venais vous chercher; ma tante et le notaire vous attendent. (*Regardant au fond.*) Et j'entends nos amis qui arrivent.

ALBERT.

Allez vous préparer, chère Lucy; je reste pour les recevoir, nous irons vous rejoindre, ainsi que ma tante. (*Lui prenant la main.*) A bientôt, Lucy, ma femme.

LUCY.

Oui, oh! oui. (*A part.*) Ah! je le sens là, il est de ces momens de bonheur qui font tout oublier! au-delà desquels on ne voit plus ni passé ni avenir.

Elle sort par la gauche.

SCENE XIII.

ALBERT, MARIUS, INVITÉS.

Albert va au fond et reçoit les invités, qui entrent et le félicitent.

AIR *du Serment* (Malheurs d'un amant heureux, 2me acte).

ALBERT.

Ah! venez tous, je vous en prie!
Ah! combien je vous remercie!
Un empressement si flatteur
Vient augmenter encore mon bonheur!

ENSEMBLE.

Oui, de votre heureux mariage,
D'un hymen si flatteur pour vous,
Nous voulons être témoins tous!

ALBERT.

Pour mon bonheur, ah! quel présage!...

MARIUS.

Venez, cousin, on vous attend!...

ALBERT.

Partons!...

MARIUS.

Pour lui quel doux moment!

ENSEMBLE.

Oui, de votre heureux mariage,
D'un hymen si flatteur pour vous,
Nous voulons être témoins tous!

Albert et les Invités sortent par la gauche.

SCENE XIV.

MARIUS, *puis* FRÉDÉRIC *et* SIMON.

MARIUS.

Ah! enfin, c'est donc décidé!... le mariage aura lieu... et la fête, le bal, le punch, les glaces... oh! les glaces, moi qui les adore, qui ne vivrais que de cela, ici surtout... Ah! et moi qui oubliais...

Il se dispose à sortir.

FRÉDÉRIC, *l'arrêtant.*

Deux mots, monsieur.

MARIUS.

Trois, si cela peut vous être agréable, mais veuillez vous hâter.

FRÉDÉRIC.

Je ne vois pas ici M. de Prével.

MARIUS.

Ce n'est pas étonnant, il est allé se marier.

FRÉDÉRIC.

Se marier!... non, monsieur, non, je ne puis le croire.

MARIUS, *piqué.*

Monsieur...

FRÉDÉRIC.

Il devait m'attendre ici.

MARIUS.

Vous attendre!... pourquoi ?...

FRÉDÉRIC.

L'ignorez-vous donc?... C'est pourtant vous qu'il aurait naturellement dû prendre pour témoin, vous, son parent, son ami.

MARIUS.

Pour témoin... mais je le suis aussi, et c'est pour cela que je vais...

FRÉDÉRIC.

Un instant!...

MARIUS.

Mais on va signer le contrat sans moi.

FRÉDÉRIC.

Eh! il ne s'agit point de contrat, monsieur... il s'agit d'une insulte que m'a faite votre cousin, et dont je viens chercher réparation.

MARIUS.

Par exemple!.. veuillez du moins attendre que la cérémonie...

FRÉDÉRIC.

Pas un moment, pas une minute... et moi vivant, ce mariage ne se fera pas. Où est M. Albert?... voici mon témoin, des armes, prévenez-le, et sortons.

MARIUS.

Comment, un duel aujourd'hui! on ne peut pas se marier un peu tranquillement? Moi qui m'attendais à tant m'amuser!

FRÉDÉRIC.

Monsieur, faut-il que j'aille chercher votre cousin ?

MARIUS, *vivement.*

Non, monsieur, non, puisque vous y tenez absolument... car vous y tenez abso....

FRÉDÉRIC, *avec emportement.*

Ah! monsieur...

MARIUS.

J'y vais... j'y vais. (*A part.*) Oui ; mais je me garderai bien de me presser... Empêcher son mariage, par exemple! (*A Frédéric.*) Je cours, monsieur, mais veuillez attendre un peu.

Il sort.

SCENE XV.

FRÉDÉRIC, SIMON.

FRÉDÉRIC.

Oh! non, je verrai ce M. de Prével, j'empêcherai ce mariage!... plutôt cent fois...

SIMON.

Je conçois votre désespoir et votre irritation, monsieur; mais ne craignez-vous pas...

FRÉDÉRIC, *regardant.*

Personne encore! que font-ils donc?... ah! qu'ils tardent à venir!

SIMON, *allant au fond.*

Écoutez, les voici tous!

FRÉDÉRIC.

Tous! que signifie... Oui, les voici; on les entoure, on paraît les féliciter; Lucy regarde Albert, elle lui parle et lui sourit avec amour... Ah! je souffrirais... non, non !

Il veut s'élancer.

SIMON, *le retenant.*

Attendez!

FRÉDÉRIC.

Attendre encore!... non, il faut que je sache...

SIMON, *paraissant écouter.*

Attendez, vous dis-je!... ah! je ne me trompe pas!... c'est elle, cette voix est la sienne, je la reconnais... oui, la fiancée, c'est Maria!

FRÉDÉRIC.

C'est Lucy... celle que j'aime, et je tuerai celui à qui elle appartient.

SIMON.

Mais c'est vous... c'est à vous qu'elle appartient, à vous seul.

FRÉDÉRIC.

Elle est mariée!

SIMON.

Qu'importe son mariage! il est nul... elle ne pouvait en contracter. Cette femme (*à voix basse et avec force*) est une esclave.

FRÉDÉRIC.

Une esclave! Lucy! je ne vous comprends pas.

SIMON.

Encore une fois, ce n'est pas Lucy; c'est Maria, Maria, une jeune esclave évadée, il y a deux ans, du domaine de votre parent.

FRÉDÉRIC.

Il y a deux ans, et c'est à cette époque que... que Lucy...

SIMON.

Tenez, ces titres que j'allais porter aux autorités...

FRÉDÉRIC, *lui arrachant les papiers, qu'il parcourt rapidement.*

Ah!

SIMON.

Tenez, ici... Maria, et voyez ces traits... Oh! c'est bien elle, vous dis-je. (*Lucy paraît dans l'autre salon, au fond, avec Albert et les invités.* Si vous doutez encore, regardez, la voici.

FRÉDÉRIC.

Silence! taisez-vous, monsieur. Allez, qu'elle ne vous voie pas!... retirez-vous, et surtout pas un mot! Ils approchent... ah! partez donc!

Simon sort.

SCENE XVI.

FRÉDÉRIC, ALBERT, LUCY, MARIUS, Mme DE RANCÉ, INVITÉS.

FRÉDÉRIC.

Sachons avant tout s'il n'y a plus d'espoir. (*A Marius qui entre.*) Eh bien! monsieur?

MARIUS, *à part.*

Comment, encore ici! (*Haut.*) Désolé de vous avoir fait attendre, mais je ne pouvais interrompre...

FRÉDÉRIC.

Ainsi tout est terminé, Mlle Lucy...

MARIUS.

Est maintenant Mme de Prével.

Albert, qui entrait, s'est arrêté en apercevant Frédéric; il parle à un domestique.

RÉCITATIF.

FINAL *de M. Hormille.*

FRÉDÉRIC.

C'en est donc fait!... elle est sa femme!
Mais d'une indigne trahison
Je me vengerai, sur mon ame!

LE DOMESTIQUE.

Monsieur...

FRÉDÉRIC.

Que voulez-vous?...

LE DOMESTIQUE.

Pardon,
Mais de ces lieux on vous engage...

FRÉDÉRIC.

A sortir, n'est-ce pas? c'est bien.

Le Domestique s'incline sans répondre.

A lui-même.

Ah! c'en est trop! après un tel outrage,
Amour, pitié.. je n'écoute plus rien!
S'approchant de Lucy, qui descend la scène avec Marius.
Vous m'exilez...

A Albert, qui vient se placer entre eux.

Aux ordres de madame,
C'est, en effet... c'est à moi d'obéir!
Mais, après un affront infâme,
Seul de ces lieux je ne veux pas sortir!
D'un ton menaçant.
Madame de Prével!...

Mme DE RANCÉ, *entrant, à Lucy.*

Lucy, viens donc, ma chère...
Apercevant Frédéric.
Ah! monsieur Frédéric!...

FRÉDÉRIC, *qui s'est arrêté.*

Qu'allais-je faire?

Mme DE RANCÉ*.

Grand Dieu! cet air sombre, ce courroux!
Ah! je comprends!... monsieur, de grâce, calmez-vous!

FRÉDÉRIC, *à part.*

D'un pareil coup frapper Lucy qu'elle aime...
Oui, c'est la frapper elle-même!...
Haut.
Rassurez-vous, je pars.
Mme de Rancé va à Lucy.

LUCY.

Dieu! quels sombres regards!
Je tremble malgré moi!...

ALBERT, *à Frédéric.*

Que faut-il donc vous dire?...

FRÉDÉRIC.

Rien, monsieur, je me retire...
A part, et regardant Lucy.
Mais je saurai punir qui trahit mon espoir!
Passant au milieu.
Adieu, monsieur...
A Lucy, d'une voix basse et menaçante.
Vous, madame, au revoir!

ENSEMBLE.

FRÉDÉRIC.

Oui, je punirai qui m'offense;
Un tel outrage à mon honneur!
Je sens qu'une juste vengeance
Peut seule calmer ma fureur.

ALBERT.

Et que m'importe sa vengeance!
Il vient troubler notre bonheur;
Qu'il s'éloigne; car sa présence
De colère remplit mon cœur.

LUCY.

Il part; mais je crains sa vengeance,
L'effroi s'empare de mon cœur!
Je le sens, une telle offense
A dû redoubler sa fureur.

Mme DE RANCÉ *et* MARIUS.

Il s'éloigne enfin, l'espérance
Et la paix rentrent dans mon cœur!
Il part, et bientôt sa présence
Ne troublera plus leur bonheur!

* Marius, Lucy, Albert, Mme de Ranceé, Frédéric.

ACTE DEUXIEME.

Un autre salon dans la maison de Mme de Ranceé. Porte au fond ouvrant sur une galerie. Au fond de cette galerie, une fenêtre qui donne sur la mer. Porte à droite, communiquant avec les jardins. Au-dessus de cette porte, le cadran d'une pendule. A gauche, porte conduisant dans les appartemens. Table à droite avec tapis et une sonnette.

SCENE PREMIERE.

ALBERT, Mme DE RANCÉ.

ALBERT.

Venez, ah! venez, ma tante, je vous en prie; nos amis sortent de table; le bal n'est pas encore commencé... je veux profiter de cet instant de liberté pour causer avec vous.

Mme DE RANCÉ.

Volontiers; mais qu'avez-vous donc? ces regards inquiets, cette agitation... En vérité, Albert, vous auriez à m'annoncer quelque malheur?

ALBERT.

Peut-être, ma tante.

Mme DE RANCÉ.

Ah! que dites-vous?

ALBERT.

Oui, et le plus grand de tous.

Mme DE RANCÉ.

Mon Dieu, vous m'effrayez à mon tour. Qu'est-ce donc?

ALBERT.

N'avez-vous pas remarqué comme moi, ma tante, l'air contraint et triste de Lucy? Ne voyez-vous pas qu'elle s'efforce de nous cacher quelque chagrin secret?

Mme DE RANCÉ.

Eh quoi! c'est pour cela...

ALBERT.

Puis-je être heureux, si Lucy ne l'est pas?

Mme DE RANCÉ.

Vous êtes trop prompt à vous alarmer, mon ami. Ce n'est point tristesse; c'est l'embarras, c'est le trouble que doit naturellement ressentir une jeune femme qui vient d'enchaîner son avenir, et qui éprouve involontairement autant de crainte que d'amour.

ALBERT.

Vous croyez? Mais ce regard inquiet et sombre qui me fuit ou se baisse d'effroi devant le mien, sa voix tremblante, sa main qui frémit dans la mienne; oh! non, non, ce n'est point la crainte que le bonheur inspire au cœur d'une jeune fille, c'est la frayeur que fait éprouver un malheur réel.

Mme DE RANCÉ.

Mais quel malheur?

ALBERT, *s'assurant qu'on ne peut les entendre.*

Ma tante, vous qui ne la quittez pas, vous qui depuis deux ans lui avez servi de mère, vous êtes-vous aperçue, avant le départ de M. Frédéric Bréville pour la France, que ses soins fussent agréables à Lucy?

Mme DE RANCÉ, *souriant.*

Ah! de la jalousie... déjà!

ALBERT, *avec tendresse.*

Je l'aime tant!... comment ne voulez-vous pas que je tremble?

Mme DE RANCÉ.

Calmez-vous, je puis vous assurer qu'elle ne voyait en lui qu'un hôte agréable, un ami, tout au plus.

ALBERT.

Ainsi, jamais... Ah! il n'importe! malgré moi, je ne puis m'arracher cette pensée du cœur, que Lucy le regrette en le repoussant.

Mme DE RANCÉ.

Vous êtes fou, mon neveu.

ALBERT.

Puissiez-vous me le prouver! (*Apercevant Lucy qui paraît au fond et regarde la mer.*) Mais, tenez, la voilà... est-ce là l'attitude d'une femme heureuse? Au nom du ciel, interrogez-la, faites qu'elle vous ouvre son cœur, que je sache la cause de ses chagrins; rappelez-lui que je suis son époux, et que j'ai droit de les connaître pour les partager, pour la consoler.

SCENE II.

ALBERT, Mme DE RANCÉ, LUCY.

ALBERT, *allant à Lucy, avec douceur.*

Lucy!

LUCY, *revenant à elle-même.*

Ah! ah! c'est vous, mon ami? (*A Mme de Rancé.*) Madame...

Mme DE RANCÉ, *d'un ton de reproche affectueux.*

Madame!... je suis ta tante maintenant.

LUCY.

Oh! pardonnez, ma tante, ma mère, pardonnez! mais c'est à peine si je puis croire encore...

Mme DE RANCÉ, *bas à Albert.*

Eh bien! vous le voyez, j'avais raison.

ALBERT.

Lucy, je disais à notre bonne tante toute la joie que je ressens, et combien je serais heureux de vous la voir partager.

LUCY.

Moi! en douteriez-vous? ah! si je ne me trouvais pas heureuse aujourd'hui, je serais bien ingrate.

Mme DE RANCÉ.

Vous l'entendez?

ALBERT, *lui faisant signe.*

Ma tante!

LUCY.

Comment! que voulez-vous dire?

ALBERT.

Rien... (*Regardant à gauche.*) Mais pardon... je vous laisse... on rentre dans les salons... et j'ai oublié de donner des ordres.

LUCY.

Je vous suis.

ALBERT.

Non... chère amie, restez, restez avec ma tante... (*Bas à Mme de Rancé.*) Tâchez de savoir... songez que je dois quitter demain la Guadeloupe avec ma femme...

Mme DE RANCÉ.

Très-bien... laissez-nous.

ALBERT, *baisant la main de Lucy.*

Je vous rejoins à l'instant... j'ai à vous parler, Lucy.

Il sort en échangeant un signe avec sa tante; Lucy l'aperçoit.

SCENE III.

Mme DE RANCÉ, LUCY.

LUCY, *à part.*

Que signifie... ce qu'il disait tout-à-l'heure?... ces questions... (*A Mme de Rancé.*) Ah! madame, parlez, parlez... serait-il vrai?... Albert douterait-il de mon amour?

Mme DE RANCÉ.

Non, ma chère enfant, non... toutefois, il faut bien te l'avouer, ta préoccupation... ta tristesse actuelle...

LUCY.

Ah! excusez-moi, ma tante... Oui, c'est vrai... je devrais être plus joyeuse... j'ai tant à remercier Dieu, qui me donne une famille, à moi pauvre orpheline; tant de félicité, à moi si malheu-

reuse jusqu'à présent !... Mais une indiscrétion quelques paroles de M. Marius, ont fait renaître en moi des inquiétudes...

Mme DE RANCÉ.

Comment cela ?...

LUCY, *à elle-même.*

Et le dernier adieu... l'air menaçant de M. Frédéric surtout...

Mme DE RANCÉ.

Réponds donc... quelles paroles ?...

LUCY.

J'ai tort, sans doute ; mais vous connaissez le caractère de M. Frédéric !

Mme DE RANCÉ.

Oui... oui... et j'avoue qu'en le voyant paraître ici tantôt, j'ai craint moi-même... mais si M. Frédéric s'est quelquefois, dans un premier mouvement, laissé emporter à des actes de violence blâmables... il est juste de dire aussi que c'est, avant tout, un homme d'honneur... un cœur loyal, et qu'il s'empressa toujours de réparer...

LUCY.

Sans doute... mais je n'en tremble pas moins... il voulait provoquer Albert...

SCENE IV.

LES MÊMES, MARIUS.

MARIUS, *entrant et entendant les derniers mots.*

M. Frédéric ?

LUCY.

J'en suis sûre.... et bien qu'il ait paru se résigner à notre mariage, je crains tout encore de l'amour que je lui ai inspiré... oui, quelque chose me dit qu'il n'a pas renoncé à ses projets.

MARIUS.

Ce quelque chose vous trompe, ma cousine... ce quelque chose est un imposteur ! c'est moi qui vous en réponds.

LUCY.

Comment ?...

MARIUS.

M. Frédéric est parti...

LUCY *et* Mme DE RANCÉ.

Parti !...

MARIUS.

Parti... je l'ai vu, ce qui s'appelle vu, s'embarquer tout-à-l'heure.

LUCY, *avec joie.*

Il serait possible ?...

MARIUS.

Vous savez que ses nouvelles propriétés touchent aux nôtres ! Comme nous, il a l'avantage de posséder la mer dans son antichambre... Eh bien, je l'ai aperçu qui poussait au large dans le canot d'un brick anglais... tandis que son homme d'affaires s'embarquait dans celui du navire en partance pour la Guyane. Cela m'a paru singulier...

Mme DE RANCÉ.

En effet.

MARIUS.

J'ai questionné un de ses noirs, et j'ai su que M. Frédéric avait arrêté son passage sur un bâtiment qui fait voile cette nuit..... pour la Jamaïque.

LUCY.

Mais ces projets de vengeance... ce duel ?

MARIUS.

Oh ! il y aura renoncé... la fermeté de mon cousin lui a imposé... Il a vu que nous n'étions pas gens à nous laisser intimider... il ne remettra jamais les pieds ici... d'ailleurs, après la manière dont il s'est fait traiter par nous !...

LUCY, *à part.*

Et il ne se venge pas !...

Mme DE RANCÉ.

M. Frédéric a compris lui-même l'inutilité et l'inconvenance de ses prétentions.

MARIUS.

Voilà !... ne pouvant se faire aimer, il est devenu philosophe... Ainsi donc, belle cousine, ne craignez rien.

LUCY.

Au fait, vous avez raison, pourquoi m'inquiéterais-je ?...

MARIUS.

Eh ! certainement... amusons-nous plutôt..... j'entends la musique... on va danser (*Il lui présente la main.*) Ma cousine, permettez... j'avais réclamé la première...

LUCY.

Oh ! non... pas maintenant... plus tard... je désire rester encore un instant ici... on respire plus à l'aise.

Mme DE RANCÉ, *allant à elle.*

Te trouverais-tu indisposée ?...

LUCY.

Non, ma tante... non... seulement un peu de fatigue...

MARIUS.

Et puis... je comprends... à la veille de partir pour la France... ma cousine veut faire longuement et solitairement ses adieux à ses perspectives favorites... rêver là sur ce balcon au pied duquel vient battre la mer... et Dieu sait de quelle force ce soir... c'est effrayant...

Mme DE RANCÉ, *passant son bras sous celui que Marius étend vers le fond.*

Votre bras, mon neveu ?

MARIUS.

Oui, ma tante. (*A part.*) Et l'on dit qu'il n'y a que les noirs qui soient esclaves !...

Mme DE RANCÉ.

Marius, votre bras donc.

MARIUS.

Voilà, ma tante.

ENSEMBLE.

AIR *de la Pensionnaire Mariée.*

Mme DE RANCÉ.

Venez, laissons votre cousine,
Puisqu'elle veut rester ici ;
Surtout dans la salle voisine,
Bientôt, viens nous rejoindre aussi.

LUCY.

Oui, votre amitié me devine,
Je voudrais être seule ici ;
Bientôt, dans la salle voisine
J'irai vous retrouver aussi.

MARIUS.

Laissons-la, car, je le devine,
Elle veut être seule ici ;
Bientôt dans la salle voisine,
Elle va nous rejoindre aussi.

Mme DE RANCÉ, *à Marius.*

Votre bras !

MARIUS, *à part.*

Toujours sur mes traces,
Un tel poids... sous un ciel de feu !
Allons... mais je prends douze glaces
Pour me dédommager un peu.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Ils sortent par la gauche.

SCENE V.

LUCY, *seule; puis* FRÉDÉRIC.

LUCY.

Parti ! il est parti : je n'ai plus rien à redouter, rien à craindre de lui; j'avais tort de m'alarmer. Revenu à lui-même, M. Frédéric aura abandonné les projets que semblaient m'annoncer ses regards et son adieu si menaçant. (*Frédéric paraît à la porte de droite.*) Il est parti ! et Albert m'aime... je suis sa femme, je suis heureuse ! et libre... (*avec expression*) libre !

FRÉDÉRIC, *qui s'est approché d'elle après s'être assuré qu'on ne peut les entendre.*

Lucy !

LUCY, *poussant un cri d'effroi.*

Ah !

FRÉDÉRIC.

Silence !

LUCY.

Que me voulez-vous ?

FRÉDÉRIC.

Silence ! vous dis-je.

LUCY.

Ah ! répondez, monsieur, qui vous ramène ? pourquoi êtes-vous ici près de moi, à cette heure ? Que voulez-vous ?

FRÉDÉRIC.

Vous voir, madame, vous contempler une dernière fois; entendre encore cette voix à laquelle d'un monde à l'autre j'étais venu demander un aveu, et dont je n'ai reçu que de dures paroles.

LUCY.

Mais, monsieur, songez-vous...

FRÉDÉRIC.

Oui, je sais que vous avez voulu me bannir de votre présence; je sais que des valets envoyés par M. de Prével se sont approchés de moi, et m'ont dit de sortir de cette maison.

LUCY.

Monsieur...

FRÉDÉRIC, *s'animant.*

On m'en a chassé, madame ! Pour se venger de moi, votre mari n'a pas même daigné lever le bras... (*avec indignation et colère*) c'est un bras en livrée qu'il m'a opposé, à moi qui lui offrais une vengeance honorable... oui, il m'a commis avec un valet.

LUCY, *cherchant à le calmer.*

Non, monsieur, une erreur, un malentendu sans doute.

FRÉDÉRIC.

Ah ! j'en étais sûr; vous l'avez blâmé aussi au fond de votre cœur ? Vous avez pensé qu'un amour aussi pur, aussi vrai que le mien, ne méritait pas un pareil affront !

LUCY.

Pardon, monsieur; mais vous oubliez que votre présence ici... un semblable entretien... J'en appelle à vous-même, à votre loyauté... puis-je écouter en ce moment ce que déjà ce matin mon devoir m'interdisait d'entendre ?

FRÉDÉRIC, *appuyant.*

J'ai peut-être à vous dire autre chose que ce matin.

LUCY.

Encore une fois, monsieur, je ne puis ni ne dois rester plus long-temps seule avec vous.

FRÉDÉRIC.

Madame, de grâce, un mot encore.

LUCY.

C'est impossible, monsieur.

FRÉDÉRIC.

Je vous en supplie.

LUCY.

C'est inutile.

FRÉDÉRIC, *se plaçant devant elle.*

Ah ! vous resterez... (*mouvement de Lucy; avec autorité*) je vous l'ordonne.

LUCY, *frappée d'effroi.*

Vous l'ordonnez ! Ah ! d'où vient que malgré moi... d'où vient que j'obéis ? Ah ! c'est par trop de faiblesse ! Laissez-moi, monsieur, laissez-moi !

FRÉDÉRIC.

Non, madame.

LUCY, *s'élançant vers la table et saisissant une sonnette.*

Monsieur, jusqu'ici j'ai cru voir en vous un homme d'honneur, qu'une fatale passion avait emporté trop loin; j'ai pu ne pas cesser de vous estimer et vous plaindre même...

FRÉDÉRIC.

Il serait vrai !

LUCY.

Mais si vous ne vous retirez à l'instant, si vous osez employer la violence pour retenir ici, pour compromettre une femme qui ne vous a pas donné le droit de venir troubler son repos; alors je n'hésiterai plus, j'appellerai, monsieur, j'appellerai... non pas Albert lui seul, mais tout le monde !

FRÉDÉRIC.

Eh bien, madame, appelez ! que tout le monde vienne ! Au fait, en vous quittant j'avais une nouvelle à répandre pour laquelle il me fallait de la publicité : vous allez au-devant de mes désirs.

LUCY, *se rapprochant involontairement.*

Une nouvelle !

FRÉDÉRIC.

Oui, une révélation à faire, une accusation à porter contre un membre du conseil colonial, contre un adversaire déclaré de l'émancipation des noirs, qui, trahissant en secret les principes rigoureux qu'il professe tout haut, vient d'abuser de la confiance des colons en prenant lui-même pour femme une esclave.

LUCY, *très-vivement.*

Mais s'il l'ignorait, monsieur?

FRÉDÉRIC.

Sauriez-vous de qui je veux parler, madame?

LUCY.

Moi, non, assurément, je ne sais rien, monsieur; mais, avant d'accuser...

FRÉDÉRIC.

Eh bien, madame, vous n'appelez plus? vous ne sortez pas? vous voyez, je ne m'y oppose plus.

LUCY.

Mais, monsieur, c'est que vous avez dit... mais cela n'est pas; si cela était, c'est que l'homme dont vous parlez aurait été trompé.

FRÉDÉRIC.

Trompé! M. de Prével ignorait donc...

LUCY.

Monsieur! eh! qui vous parle de M. de Prével?

FRÉDÉRIC, *la regardant en face.*

Ainsi on l'a calomnié... M. de Prével a en effet épousé Mlle Lucy Dolsey?

LUCY, *éperdue.*

Monsieur...

FRÉDÉRIC.

Et ce n'est pas à Maria que je parle?

LUCY, *avec terreur.*

Ciel!

FRÉDÉRIC.

A Maria la fugitive, Maria l'esclave?

LUCY.

Ah! taisez-vous... au nom du ciel, taisez-vous!

FRÉDÉRIC.

Vous l'avouez donc?

LUCY, *mourante et se soutenant à peine.*

Oui, car je vois bien que vous savez tout; mais vous aurez pitié...

FRÉDÉRIC.

A-t-on eu pitié de moi! de moi, qu'on a chassé honteusement? et croit-on maintenant...

LUCY, *regardant autour d'elle.*

Eh bien, oui, je sais que je ne puis plus attendre de vous que de la haine, de la colère; mais si vous êtes implacable, monsieur, l'héritier de la femme généreuse qui protégea mon enfance, celui auquel j'appartiens maintenant, ne voudra pas punir dans un homme d'honneur la faiblesse coupable de la femme qui le compromet si cruellement... il m'entendra, je lui dirai tout ce que j'ai souffert; mes tourmens, mes terreurs... je trouverai des paroles qui l'attendriront! Où est-il? je ne vous demande plus qu'une chose, monsieur, le nom de mon maître!

FRÉDÉRIC.

Ton maître, Lucy!

LUCY.

Où est-il?

FRÉDÉRIC.

A tes genoux.

LUCY, *avec terreur.*

Ah!

FRÉDÉRIC.

Oui, à tes genoux; ton maître, qui se reproche ta douleur et tes larmes, ce maître, que tu croyais si implacable, est là qui tremble devant toi, qui t'aime plus que jamais, Lucy, et qui te supplie de lui rendre ton amour.

LUCY.

Mon Dieu!

FRÉDÉRIC.

Lucy, j'ai tout prévu; une embarcation sera là au bout du jardin; elle nous transportera sur un navire qui part cette nuit même pour la Jamaïque. Dans une heure!

Avec amour.

AIR : *Depuis long-temps,*

Oh! viens! sur un autre rivage
Nous cacherons des jours heureux.
Viens! les titres de ton servage,
Nous les brûlerons tous les deux.
Ici quand ton refus me brave,
Vois ta liberté dans mes bras!
Je viens réclamer mon esclave,
Mais c'est le tien que tu suivras;
C'est ton amant que tu suivras.

LUCY, *avec fierté.*

Non, laissez-moi... je n'irai pas.

FRÉDÉRIC.

Lucy!

LUCY.

Je n'irai pas!...

FRÉDÉRIC.

Songez que celui qui vous supplie pourrait parler en maître!... (*Avec amour.*) Lucy, ce que je te demande avec prière... je pourrais l'ordonner.

LUCY, *avec frayeur en prêtant l'oreille.*

Ciel!... on approche.

FRÉDÉRIC.

Viens!...

LUCY.

Non!...

FRÉDÉRIC.

Ah!... Lucy... j'attendrai jusqu'à neuf heures la femme que j'aime... Si à neuf heures elle n'est pas venue... je viendrai ici, moi, devant tous, réclamer mon esclave.

Il sort.

SCENE VI.

LUCY, *seule, tombant anéantie sur un fauteuil.*

Ah! suis-je assez malheureuse!... Mon Dieu! ne prendrez-vous pas pitié de moi!... Je n'ai pas su refuser un bonheur que je n'avais pas le droit d'accepter... J'aurais dû résister, le repousser, je le sens... Mais vous qui lisez dans mon cœur... vous savez combien j'ai combattu et souffert!... et vous me pardonnerez... Vous ne me punirez pas trop cruellement d'un amour dont je n'ai pu me défendre?... (*Se levant.*) Mais lui... lui!... me croira-t-il?... Comment lui dire, comment lui avouer?... Ah! il arrachera de son cœur un amour qui l'avilit aux yeux de tous... Il va me mau-

dire... me repousser avec horreur!... Ah!... (*Silence. Se levant.*) Non... je ne parlerai pas... (*Regardant la gauche.*) Plutôt... plutôt... non... oh! non, jamais!...

AIR : *Fais-moi mourir* (Judith).

Tu vois ma souffrance,
Ciel, protége-moi!
Ma seule espérance,
Hélas! est en toi.
Celui que j'adore,
S'il doit me haïr,
Mon Dieu, je t'implore,
Ah! fais-moi mourir!

SCENE VII.

LUCY, ALBERT.

ALBERT.

Encore des larmes, Lucy?.. Pourquoi ces pleurs, pourquoi donc trembler toujours à mon aspect?

LUCY.

Monsieur...

ALBERT.

Convenez-en donc enfin... cette union vous pèse... Oui, votre bienfaitrice vous a dit que le bonheur d'un neveu qui lui est cher dépendait de vous seule, et vous n'avez pas eu le courage de lui avouer la vérité!... vous vous êtes sacrifiée.

LUCY.

Non... non... ne le croyez pas... non, ce n'est pas cela, monsieur.

ALBERT, *avec force.*

Eh! qu'est-ce donc?... Et quel mystère enfin me cachent donc cette tristesse et ces larmes?... (*Avec tendresse.*) Ah! parle!... Ne vois-tu pas que ce silence me désespère?... Tu m'aimes, dis-tu... eh bien! je le crois... je veux le croire...

LUCY, *avec amour et reconnaissance.*

Albert!...

ALBERT.

Oui... en douter plus long-temps serait trop affreux!... Mais enfin avoue-le... à la veille de partir pour la France, l'idée de quitter ce pays... ce beau ciel des Antilles, sous lequel tu es née, pour me suivre dans un autre monde... tu t'affliges... Les dangers d'une longue et périlleuse traversée t'effraient peut-être.

LUCY, *avec amour.*

Avec vous!... ah! qu'aurais-je pu craindre?

ALBERT.

Eh bien! écoute... cette mission si honorable pour moi, si tu devais la considérer comme un malheur... comme un exil de cette terre que tu aimes... Parle...

AIR *du Luth galant.*

Ta volonté va faire ici ma loi,
L'insigne honneur qu'aujourd'hui je reçoi,
Je l'enviai toujours... et mon ame en est fière!...
Mais, s'il doit affliger la femme qui m'est chère,
Ordonne... j'y renonce!... aux grandeurs je préfère
Le bonheur près de toi.

LUCY.

Ah! qui, moi?... détruire tous vos rêves de gloire et d'ambition!...

ALBERT.

Non, n'est-ce pas?... Toi aussi, tu comprends tout ce que la cause que je suis appelé à défendre a de glorieux pour nous...

LUCY, *qui regardait la pendule, à part.*

Déjà!...

ALBERT, *à part.*

Qu'a-t-elle donc?... (*Haut.*) Lucy, cette cause est la tienne; c'est notre défense à tous que je vais prendre... et tu me pardonneras de te quitter...

LUCY, *sortant de sa rêverie, vivement.*

Me quitter?... Comment!... que parlez-vous de me quitter?.. pourquoi?...

ALBERT.

Pourquoi?... ne te l'ai-je pas dit?... N'est-ce pas le seul moyen de satisfaire à tes vœux et à mes devoirs?... Reste ici, près de ma tante, reste...

LUCY.

Moi!... (*Elle regarde encore la pendule.*) Mon Dieu!...

ALBERT, *qui remarque sa préoccupation.*

Oui... reste; je souffrirai moins en te sachant heureuse loin de moi qu'en te voyant ainsi triste et désolée.

LUCY, *à part.*

Dans quelques instans, il sera ici!

ALBERT, *qui a remarqué son anxiété, éclatant.*

Et qui donc attendez-vous, madame?...

LUCY.

Personne... Monsieur, de grâce, sortons... venez...

ALBERT, *avec fureur.*

Ah! tu voulais me trahir!...

LUCY.

Non... je vous jure...

ALBERT.

Son nom?

LUCY, *prêtant l'oreille.*

Silence!

ALBERT.

Répondrez-vous?...

LUCY.

Non... partez, de grâce... éloignez-vous... venez...

ALBERT, *lui prenant la main.*

Ah! demeurez... et je ne vous quitte plus, madame... Si vous refusez de parler... celui que vous attendez me dira...

LUCY, *avec effroi.*

Non... pas lui!...

ALBERT.

Lui!...

LUCY.

Écoutez... écoutez, Albert... vous saurez tout... oui, je parlerai... je te dirai tout moi-même... Je préfère encore ton mépris à la honte qui m'attend... Ce sera aussi la mort; mais j'aime mieux qu'elle me vienne de toi.

ALBERT, *avec un mélange de colère et d'amour.*

Que veux-tu dire?

LUCY.

Je veux dire que je t'ai trompé! oui, indignement trompé!

ALBERT, *avec explosion.*

Tu ne m'aimais pas!

LUCY.

Moi!... Ah! je t'ai trop aimé! voilà mon crime!

mais mon amour a été plus fort que ma raison, que ma conscience ! Ce cœur qui s'est donné à toi tout entier, et que la seule crainte de te perdre déchire en ce moment, ce cœur était libre, mais moi, je ne l'étais pas...

ALBERT.

Achève; car, tu le vois, je ne sais... tu me parles, et je cherche en vain à te comprendre.

LUCY.

Eh bien !.. Mon Dieu, Albert, vous ne me croirez pas ! Oh ! non... comment vous dire... Oh ! je me suis bien souvent reproché... mais je n'osais pas. (*Mouvement d'impatience d'Albert.*) Eh bien ! écoutez : vous savez ces infortunés, qui n'ont ni famille, ni existence, que le monde méprise, que la société repousse. (*Albert la regarde.*) Je suis un d'eux. (*Tombant à genoux.*) Je suis esclave.

ALBERT.

Toi !... oh ! non, non ! Tais-toi, tu veux m'éprouver.

LUCY.

Oh ! je savais bien que vous ne pourriez pas le croire ; et cependant...

ALBERT, *tombant assis accablé.*

Infamie !

LUCY, *à ses genoux.*

Ah ! repoussez-moi, accablez-moi de votre colère ; je supporterai tout sans me plaindre, car je l'ai mérité : mais écoutez du moins, écoutez ce que j'ai à vous dire, et si vous ne me pardonnez pas, vous me plaindrez peut-être. Fille d'une mulâtresse de Cayenne, (*mouvement d'Albert ; elle fait un geste suppliant pour qu'il continue de l'entendre*) mon père, un Européen, me méconnut à ma naissance. Ma maîtresse, qui avait déjà pris ma mère en amitié, me continua la même affection ; elle voulut me garder auprès d'elle, me fit donner une éducation de jeune fille libre, me mit au cœur le germe de toutes les pensées de bonheur et d'indépendance, et parmi tant de bienfaits, n'oublia qu'une chose, la liberté. Elle voulait me la donner sans doute ! mais la mort l'a surprise, avant qu'elle eût achevé sa bonne action ; et quand elle expira, aucun acte de sa main ne me confirmait le rang où sa générosité m'avait placée. Je n'étais encore qu'une esclave... une esclave cent fois plus malheureuse que toutes les autres, car j'avais les désirs, les penchans, la fierté que donne l'habitude de l'indépendance ! Moi, la fille d'une esclave, j'avais le cœur d'une femme libre ! Alors, cette servitude, qu'une main bienfaisante avait éloignée de moi, se révéla à mes yeux, hideuse, horrible, implacable ! que vous dirai-je ? Le désespoir s'empara de moi, je me vis prête à être vendue avec les meubles de l'héritage, traînée à d'affreux travaux par la main brutale d'un maître. (*Mouvement de colère d'Albert.*) Je pensai que je ne pourrais jamais obéir, que mon cœur, que tout mon être se révolterait ; je pensai que je résisterais, et je sentis d'avance se lever sur moi le fouet d'un commandeur.

ALBERT, *étendant son bras sur elle comme pour la protéger et se levant à demi.*

Jamais !

Il se rassied et cache sa tête dans ses mains.

LUCY.

A ces idées, ma raison s'égara... et moi, si jeune encore, si heureuse quelques jours avant, n'ayant pas le courage de mourir, j'ai fui !

ALBERT, *comme soulagé d'un poids affreux.*

Ah ! fui, et comment ?

LUCY.

Un digne et honnête marchand à qui j'avais fait partager les bienfaits de ma maîtresse, allait partir pour les États-Unis, il me prit à son bord ; une tempête nous jeta sur les côtes de la Guadeloupe. Le digne homme, qui me chérissait comme sa fille, m'emporta dans les flots, et tous deux nous fûmes trouvés sur ce rivage, lui mort, moi évanouie. Quand je repris mes sens, on me dit : Votre père n'est plus, et moi, je me tus, n'osant démentir une croyance qui me sauvait. Mme de Rancé, touchée de mon malheur, m'a recueillie ; vous savez le reste. Et maintenant vous me direz que je devais parler lorsque vous m'avez aimée, lorsque vous m'avez offert votre nom et votre main, dont j'étais si indigne. Mais alors... alors, je vous aimais aussi, moi ; je vous aimais plus que ma vie ! un mot, un seul mot m'eût enlevé votre amour ! Si vous aviez su qui je suis, Albert, m'auriez-vous aimée encore ? Vous ne répondez pas, Albert ! Ah ! tu vois donc bien que je ne pouvais pas te dire : Je suis esclave !

ALBERT, *tressaillant.*

Esclave ! Quoi, Lucy ! tout cela est donc vrai ? je ne suis pas le jouet d'un songe affreux ?

LUCY.

Non, hélas !... mais ce que je vous ai avoué n'approche pas de ce qui me reste à vous dire.

ALBERT.

Comment ?

LUCY.

L'héritier des biens de ma maîtresse, celui auquel j'appartiens maintenant...

ALBERT.

Eh bien ?

LUCY.

Il est ici !

ALBERT.

Qui est-il ?

LUCY, *effrayée.*

L'homme que tous deux nous avons outragé, chassé.

ALBERT, *avec explosion en se levant.*

Frédéric !

LUCY.

Oui ; Frédéric, dont l'amour s'est changé en fureur... Frédéric, qui réclame ses droits !

ALBERT.

Lui ! qu'il vienne !... qu'il vienne donc !

LUCY, *avec terreur.*

Ah ! ne l'appelez pas, monsieur... car il va venir !

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

ALBERT.

Il ne l'osera pas !

LUCY, *montrant la pendule.*

Voyez, neuf heures vont sonner... si je ne l'ai pas rejoint auparavant, nous sommes perdus... il publiera ma honte et la vôtre, il l'a juré.

ALBERT.

Qui vous l'a dit ?

LUCY.

Lui-même, ici.

ALBERT.

Il est donc venu ?

LUCY.

Oui.

ALBERT, *avec fureur.*

Et il a osé... (*Neuf heures sonnent.*) Sortez, retirez-vous, madame !

LUCY.

Vous laisser seul avec lui !

ALBERT.

Sortez, vous dis-je !... Ne comprenez-vous pas que je ne puis me trouver avec vous devant cet homme ?

LUCY.

Qu'allez-vous faire ?

ALBERT.

Je ne sais, car moi aussi, ma raison... (*Bruit à gauche.*) On vient... lui sans doute... ah !

Il s'élance vers la porte.

LUCY, *le retenant.*

Monsieur !

ALBERT.

Retirez-vous, retirez-vous !... je vous l'ordonne ! je le veux !

Il court à la porte de gauche, se retourne et fait un signe impératif à Lucy, qui paraît concevoir un projet.

SCENE VIII.

ALBERT, *puis* FRÉDÉRIC.

ALBERT.

Qu'il vienne maintenant !

FRÉDÉRIC, *entrant et apercevant Albert.*

Ah !

ALBERT.

Ce n'est pas moi que vous cherchiez ici, monsieur ?

FRÉDÉRIC.

Je l'avoue.

ALBERT.

Qu'y venez-vous donc faire ?

FRÉDÉRIC.

Du ton de cette demande, je vois que je puis m'épargner la peine d'y répondre.

ALBERT.

En effet; mais vous y renoncerez sans doute.

FRÉDÉRIC.

Pourquoi donc ?

ALBERT.

Parce que je ne saurais croire qu'un homme, quel qu'il soit, ait dicté les odieuses conditions imposées à une femme...

FRÉDÉRIC.

Cette femme m'appartient.

ALBERT.

Un tel abus des droits de la propriété les rendrait nuls devant tous.

FRÉDÉRIC, *avec solennité.*

Les droits de la propriété sont sacrés, alors même que les maîtres en abusent. C'est vous qui l'avez dit, et j'ai tant de foi en vous, je crois votre opinion si consciencieuse, que si vous pensiez devoir attaquer mes titres publiquement, pour être plus sûr du gain de ma cause, je ne voudrais d'autre avocat contre vous que vous-même.

ALBERT.

Monsieur...

FRÉDÉRIC, *élevant la voix.*

Voulez-vous que nous en appelions au conseil? qu'il décide à qui de vous ou de moi appartient...

ALBERT.

Plus bas... Oui, elle vous appartient, et moi, je suis comme elle en votre pouvoir; mais, mais vous aurez pitié...

FRÉDÉRIC.

Eh ! monsieur...

ALBERT.

Mais enfin, que prétendez-vous? Elle est ma femme, je l'aime, j'ai juré de la protéger... c'est mon bonheur, c'est ma vie... et vous oseriez, poussé par une lâche pensée de vengeance...

FRÉDÉRIC, *froidement.*

Du tout, monsieur, j'aime Lucy, je l'aimais avant vous; voilà pourquoi je vous la dispute !... vous la nommez votre femme, mais ce mariage est nul. Ne me forcez pas à parler... j'oublierai notre querelle, vos outrages; je garderai un éternel silence sur le reste.

ALBERT.

Non !

FRÉDÉRIC.

Eh bien, que le conseil prononce !

ALBERT, *le retenant.*

Arrêtez !... Ah ! monsieur, c'est indignement abuser de l'avantage qu'une fatale circonstance vous donne sur moi; mais enfin, j'en conviens, je ne puis le nier, Lucy vous appartient, Mme de Prével est votre escl... (*Avec désordre.*) Eh bien ! parlons-en donc comme d'une esclave... Ah !... (*Avec désespoir, d'une voix étouffée.*) Combien en voulez-vous? j'ai cinq cent mille francs de fortune, prenez-les, et laissez-la-moi !

FRÉDÉRIC.

Vous qui l'avez estimée assez pour l'épouser pauvre, vous devez concevoir que je dois la mettre au-dessus d'une fortune... d'ailleurs, je suis riche.

ALBERT, *éclatant.*

Assez... ah ! assez, monsieur; ne voyez-vous pas qu'un pareil débat ne peut se prolonger entre nous?... que c'est un supplice au-dessus de mes forces?... et que je ne puis vous demander raison de vos outrageantes railleries ?

FRÉDÉRIC, *avec ironie.*

Un duel !... ah ! monsieur... cela ne se peut

plus... vous m'avez trop bien persuadé tantôt. J'ai été militaire... je n'en suis plus à faire mes preuves (*appuyant*) dans un combat où l'on triomphe sans gloire... où l'on succombe sans honneur. D'ailleurs, tout est changé, ce n'est plus seulement ici le bouillant officier que vous aviez pour rival... c'est un maître inflexible qui vient réclamer son bien... son esclave... Faut-il vous montrer mes titres?

Il s'apprête à tirer des papiers de sa poche.

ALBERT, *l'empêchant de les lui montrer.*

Arrêtez, ne me les montrez pas... ces titres... puisque vous refusez de me les livrer au prix de ma fortune... de mon sang... Ne dites pas que vous les avez là... ces titres odieux qui vous donnent le droit de m'arracher Lucy!... ne les montrez pas... ma tête!... Songez que nous sommes seuls!... que pour les reprendre... je puis... je pourrais vous tuer... vous ass.....

FRÉDÉRIC, *froidement et regardant à droite.*

Monsieur de Prével, voici quelqu'un; revenez à vous.

ALBERT, *avec effroi.*

Quelqu'un! monsieur...

FRÉDÉRIC.

Rassurez-vous... je n'ai rien entendu...

SCENE IX.

LES MÊMES, MARIUS.

MARIUS.

Pardon, mon cousin... je vous dérange... mais... (*saluant Frédéric*) monsieur...

ALBERT.

Après?... qu'y a-t-il?...

MARIUS.

Une communication très-pressée... (*bas*) cette lettre de ma cousine qu'elle m'a dit de vous remettre à l'instant.

ALBERT, *la lui prenant vivement.*

Donne... donne!... (*Il lit à part.*) « J'ai dû fuir » le péril qui nous menace... je vous attends au » Carbet; venez, si vous m'aimez encore.... (*S'interrompant.*) Ah! j'y cours. (*Il s'arrête en entendant Marius dire avec mystère à Frédéric*: Restez ici, elle va s'y rendre.)

Marius sort.

ALBERT.

Qu'ai-je entendu?... Et ce billet, c'était donc pour m'éloigner?...

FRÉDÉRIC, *à lui-même.*

Il reste.

ALBERT, *concevant un projet.*

Oui... c'est cela... je saurai... (*Haut à Frédéric.*) Monsieur Frédéric, puisque rien ne peut changer votre résolution... je veux du moins éviter un éclat... Je me soumets devant une nécessité rigoureuse... et ne vous demande plus que quelques instans pour me préparer à la cruelle séparation que vous m'imposez... veuillez attendre.

FRÉDÉRIC, *à part.*

Il s'éloigne... c'est ce que je voulais.

ALBERT, *à part.*

Ah! l'on ne me trompera pas impunément.

Il sort.

SCENE X.

FRÉDÉRIC, *seul.*

Se pourrait-il?... La crainte d'un éclat!... son amour reculerait-il enfin devant un déshonneur public... Ah! s'il était vrai!... et cela au moment même où Lucy me fait demander un entretien?... Que me veut-elle? (*La porte s'ouvre doucement.*) La voici.

SCENE XI.

FRÉDÉRIC, LUCY.

FRÉDÉRIC.

Il est donc vrai... c'est vous... vous, Lucy, qui me cherchez!...

LUCY.

Oui, monsieur...

FRÉDÉRIC, *la voyant regarder autour d'elle avec inquiétude.*

Ah! vous pouvez parler sans crainte... nous sommes seuls.

LUCY, *toujours inquiète et troublée.*

Oui... j'ai voulu venir... pour vous parler... à vous... à vous seul... et j'ai dû éloigner...

FRÉDÉRIC.

Je vous écoute; et puissiez-vous me dire que vous avez compris enfin...

LUCY.

Oui, j'ai compris votre passion... nos torts envers vous... votre ressentiment après l'injure...

FRÉDÉRIC.

Du ressentiment? Je n'en ai plus, Lucy... j'oublie tout... je ne veux plus penser qu'au bonheur de vous voir ainsi près de moi...

LUCY.

Pardonnez, les momens sont précieux... il faut que vous m'entendiez : monsieur Frédéric, vous m'aimez, dites-vous?

FRÉDÉRIC.

Si je vous aime!...

LUCY.

Eh bien! prouvez-le-moi. Votre cœur est noble et généreux... je l'ai vu à votre enthousiasme pour la liberté, à votre pitié pour ces infortunées que vous défendiez tantôt, et que vous frappez maintenant en moi.

FRÉDÉRIC.

Oh! c'est bien malgré moi!... c'est vous qui m'y forcez. Dites un mot, et je brise les chaînes de tous ceux qui m'appartiennent... dites... l'exigez-vous?

LUCY.

Je n'ai pas le droit... je ne puis avoir le droit de rien exiger de vous... mais je viens vous sup-

plier, vous demander une grâce... la seule, la dernière...

FRÉDÉRIC, *avec colère.*

Celle de vivre pour Albert, n'est-il pas vrai ? Ah! ne l'espérez pas... vous laisser au pouvoir de mon rival!...

LUCY, *vivement.*

Et si je n'y restais pas?..

FRÉDÉRIC.

Que dites-vous ?

LUCY.

Si je renonçais à lui?

FRÉDÉRIC.

Vous?...

LUCY, *avec douleur.*

Oui! oui... monsieur... je l'aime.... mais puisque cet amour cause votre colère et son malheur... puisque ma tendresse pour M. de Prével...

FRÉDÉRIC, *avec impatience et colère.*

Ah!

LUCY.

Je ne le verrai plus... je vous le jure, (*pleurant*) je ne le verrai plus... jamais... monsieur, entendez-vous?... jamais!... dès aujourd'hui, séparés... pour toujours.

FRÉDÉRIC.

Vous consentiriez?... (*Avec défiance.*) Mais qui m'assure que plus tard...

LUCY.

Jamais, vous dis-je!

FRÉDÉRIC.

Mais moi, moi, Lucy... vous me permettrez de vous revoir, je puis espérer.

LUCY.

Ni à l'un ni à l'autre!

FRÉDÉRIC.

Mais y consentira-t-il, lui? Il vous cherchera.

LUCY.

Je saurai me soustraire...

FRÉDÉRIC.

Et comment?...

LUCY, *après un court silence.*

Comment?... c'est mon secret, monsieur; (*mouvement de Frédéric*) mais je vous le dirai, si vous m'accordez la grâce que je venais implorer.

FRÉDÉRIC, *à lui-même.*

Elle renoncerait à lui! (*Haut.*) Eh bien! parlez... cette grâce...

LUCY.

Monsieur, le malheur et la honte sont entrés avec moi dans cette maison où l'on m'avait permis d'abriter ma faiblesse et ma misère!... Pour n'avoir aimée et crue digne de lui, Albert se voit menacé dans son avenir, dans son honneur! Ah! monsieur, vous ne le perdrez pas! Il n'a rien su, il n'a rien trahi! vous tairez à jamais ce secret déshonorant, et moi, j'oublierai l'avenir que je m'étais promis dans un jour d'égarement, je me soustrairai à cet amour qui était ma vie.

FRÉDÉRIC, *vivement ému, à lui-même.*

Ah! pourquoi l'ai-je retrouvée?

LUCY, *sanglotant, à part, regardant au fond.*

Oh! oui, la mort... elle est là, si près de moi! et lui que j'aurai sauvé... il me pardonnera... Le temps... les années... le soin de sa gloire, lui feront oublier l'infortunée... Il m'oubliera, n'est-ce pas, monsieur? je ne serai plus rien pour lui, rien; mais si quelquefois mon souvenir... Ah! du moins il n'aura pas le droit de me maudire.

FRÉDÉRIC.

Madame! ces accens, ces larmes... Ah! si je l'aimais moins!

LUCY.

Frédéric! vous êtes ému... ah! ma voix a pénétré jusqu'à votre cœur! Oui, je vous l'ai dit, il n'aura pas mon amour... et vous, vous aurez ma reconnaissance!

FRÉDÉRIC.

Vous le voulez, Lucy! Ah! j'essaierais en vain de vous résister. (*Mouvement de joie de Lucy.*) Mais vous tiendrez votre serment?

LUCY.

Oui.

FRÉDÉRIC.

Eh bien! je jure ici, sur ma vie et mon honneur, de taire à jamais votre secret.

LUCY.

Ah! merci. (*Regardant la gauche.*) Albert... adieu!

FRÉDÉRIC.

Et maintenant, parlez.

LUCY, *à elle-même, avec exaltation.*

Mon Dieu! mon Dieu! pardonnez-moi! c'est pour le sauver.

FRÉDÉRIC.

Parlez, que voulez-vous faire?

LUCY, *montrant le fond.*

Mourir!

Elle s'élance vers le fond. Musique.

FRÉDÉRIC, *avec effroi et douleur.*

Ah!... (*Il se précipite sur ses pas.*) Non!... non!...

La porte du fond s'ouvre, Albert paraît. Lucy pousse un cri.

LUCY.

Ah!...

SCENE XII.

LES MÊMES, ALBERT, *puis* Mme DE RANCÉ, MARIUS, AMIS.

LUCY, *pleurant.*

Albert!...

ALBERT.

J'étais là, monsieur!

FRÉDÉRIC, *absorbé.*

Mourir!... elle!... ah! je frémis encore!

LUCY.

Albert... tu nous perds en me sauvant.

Mme DE RANCÉ, *au dehors.*

Albert... Albert... (*Elle entre.*) Mon ami, je vous cherchais.

ALBERT.

Qu'est-ce donc?

Mme DE RANCÉ.

On vous demande... on vient féliciter le délégué de la colonie.

ALBERT.

Le délégué... je ne le suis plus.

MARIUS, *qui entre avec trois conseillers.*

Hein ? comment ?

Mme DE RANCÉ.

Qu'entends-je ?... et quelle raison ?...

ALBERT.

Ma tante... je...

FRÉDÉRIC.

Je la dirai, moi.

Mouvement d'Albert.

LUCY, *avec effroi.*

Monsieur !...

FRÉDÉRIC, *bas.*

Rassurez-vous, madame, vous vouliez tenir votre promesse ; je tiendrai la mienne.

Mme DE RANCÉ.

Eh bien ?

FRÉDÉRIC.

Eh bien !... Mme de Prével ne pouvait se résoudre à quitter cette île où elle retrouve une mère, une famille... et M. Albert, cédant à ses larmes...

Mme DE RANCÉ.

Il serait vrai?... (*A Albert.*) Quoi ! mon ami, vous nous restez?

Elle va aux conseillers et leur parle.

ALBERT, *à Frédéric.*

Ah ! monsieur.

FRÉDÉRIC.

Oh ! ne me remerciez pas... c'est moi qui n'oublierai jamais que sans vous... (*Il regarde le fond.*) Je vous dois, monsieur, de m'avoir épargné un affreux, un éternel remords. (*A Lucy.*) Vous l'emportez, madame... vivez, vivez pour lui.

LUCY.

Frédéric...

FRÉDÉRIC.

Oh ! ne me remerciez pas non plus... je viens de sentir là qu'il me serait plus affreux de vous voir morte par moi qu'heureuse par lui, (*déchirant les titres*) par lui, désormais le seul maître de votre destinée.

ALBERT, *s'emparant de la main de Frédéric et la pressant.*

Ah ! tant de générosité...

FRÉDÉRIC.

Adieu !... soyez heureux... moi, je pars...je vais retrouver la France, que je n'aurais jamais dû quitter. (*Regardant Lucy avec expression. A Mme de Rancé, qui s'est approchée d'eux.*) Madame, j'étais venu prendre congé de vous...

Mme DE RANCÉ.

Monsieur...

MARIUS, *qui causait avec quelques personnes sur la terrasse.*

Comment, mon cousin... serait-il vrai?... On dit que vous avez aussi envoyé votre démission de conseiller ?

FRÉDÉRIC.

Qu'avez-vous fait ?

ALBERT.

Mon devoir.

LUCY.

Ah ! monsieur... de tels sacrifices pour moi... renoncer à tout...

FRÉDÉRIC.

En effet... que vous restera-t-il ?

ALBERT.

Votre estime... (*pressant la main de Lucy avec tendresse*) et ton amour !

Elle se jette dans ses bras.

FIN.

S'adresser pour la musique de cette pièce et celle de tous les ouvrages composant le répertoire du Gymnase-Dramatique, à M. HEISSER, bibliothécaire et copiste au théâtre.

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

PARIS, — IMPRIMERIE DE Mme Ve DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, 46, au Marais.